

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de  
la Langue Française (INaLF)

[Le] vieux célibataire [Document électronique] : comédie en 5 actes et en vers /  
par le citoyen Collin-Harleville

p2

La scène est à Paris, chez M Dubriage.

p3

*la scène représente, pendant la pièce, un salon.*

ACTE I SCENE I

Charle *seul*.  
je viens de l' éveiller ; il va bientôt paraître.  
Allons... il m' est si doux de servir un tel  
maître ! ...  
rangeons tout comme hier ; il faut placer ici  
sa table, son fauteuil, son livre favori.  
Il aime l' ordre en tout ; et, certain de lui plaire,  
je me fais de ces riens une importante affaire.

ACTE I SCENE II

Charle, George.  
George.  
Ah ! L' on peut donc enfin vous saisir un moment,  
Monsieur Armand.  
Charle.  
Toujours tu me nommes Armand,

p4

et tu me trahiras.  
George.  
Pardon, je vous supplie.  
Charle.

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

Charle est mon nom.

George.

Eh ! Oui, je le sais, mais j' oublie.

Je m' en ressouviendrai ; ne soyez plus fâché.

Pendant que tout le monde est encore couché,  
causons : dites-moi donc bien vite où vous en êtes,  
ce que vous devenez, les progrès que vous faites :  
votre sort en dépend ; j' y suis intéressé.

Charle.

Eh mais ! Je ne suis pas encor très-avancé.

Il faut qu' avec prudence ici je me conduise...

puis, j' attends qu' en ces lieux ma femme  
s' introduise,

pour agir de concert.

George.

Oui, vous avez raison ;

mais vous voilà du moins entré dans la maison.

Charle.

Ah ! Comment ! à quel titre, et combien il m' en  
coûte !

Moi, domestique ici !

George.

C' est un malheur sans doute :

mais pour servir son oncle, est-on déshonoré ?

Je le répète encor, c' est beaucoup d' être entré :

et j' eus, lorsque j' y songe, une idée excellente ;

ce fut de vous offrir à notre gouvernante,

p5

comme un parent.

Charle.

Jamais pourrai-je m' acquitter ? ...

George.

Allons ! ... ce que j' en dis n' est pas pour me  
vanter : ...

je ne me prévaux point, mais je vous félicite.

C' est moi qui bien plutôt ne serai jamais quitte.

Votre bon père, hélas ! Dont j' étois serviteur,

a pendant dix-huit ans été mon bienfaiteur.

Oui, cher Armand... pardon... mais je vous ai vu  
naître ;

j' ai vu mourir aussi ma maîtresse et mon maître :

jugez si George doit aimer, servir leur fils !

Charle.

Pourquoi le ciel sitôt me les a-t-il ravis ?

Ah ! Pour m' être engagé par pure étourderie...

George.

Eh, monsieur, laissez-là le passé, je vous prie :

oui, voyez le présent, et surtout l' avenir.

N' est-il pas fort heureux, il faut en convenir,

que je sois le filleul de Monsieur Dubriage ;

qu' après deux ou trois mois tout au plus de  
veuvage,  
la gouvernante m' ait, j' ignore encor pourquoi,  
fait venir tout exprès pour être portier, moi,  
de sorte que je pusse ici vous être utile ;  
et que, depuis trois mois, venu dans cette ville,  
vous me l' ayez fait dire, au lieu de vous  
montrer :  
que j' aie imaginé, moi, de vous faire entrer,  
et que Madame évrard, si subtile et si fine,  
vous ait reçu d' abord sur votre bonne mine ?

p6

Charle.  
Il est vrai...  
George.  
C' est votre air de décence, et surtout  
de jeunesse... que sai-je ? ... oui, la dame a du  
goût.  
Charle.  
Souvent, et j' apprécie une faveur pareille,  
on diroit qu' elle veut me parler à l' oreille.  
George.  
Ne voudroit-elle pas vous faire par hasard  
un tendre aveu ? ... mais non, j' ai tort ; Madame  
évrard !  
Elle est d' une sagesse, oh mais ! à toute épreuve.  
Cet Ambroise, entre nous, qui, depuis qu' elle est  
veuve,  
remplace le défunt dans l' emploi d' intendant,  
l' aime fort, et voudroit l' épouser : cependant  
avec lui, je le vois, elle est d' une réserve ! ...  
Charle.  
Je l' observe en effet.  
George.  
à propos, moi, j' observe  
qu' Ambroise vous hait fort.  
Charle.  
Rien n' est moins surprenant ;  
avec mon oncle même il est impertinent :  
puis il craint, entre nous, que je ne le supplante.  
George.  
écoutez donc, monsieur ! Sa place est excellente ;  
et vraiment mon parrain vous aime tout-à-fait,  
sans vous connoître encor.  
Charle.  
Je le crois en effet,

p7

George, et c' est un grand point : oui, ce seul avantage me flatte beaucoup plus que tout son héritage. Pourvu que je lui plaise, il m' importe fort peu que ce soit le valet, que ce soit le neveu : si je ne touche un oncle, au moins j' égaye un maître.

George.  
à de tels sentimens j' aime à vous reconnaître.

Charle.  
Au fait, depuis trois mois que j' habite en ces lieux, d' abord, sous un faux nom, j' ai trouvé grâce aux yeux d' un oncle, qui me hait sous mon nom véritable. Ajoute que j' ai su rendre douce et traitable Madame évrard, qui, grâce à mon déguisement, semble sourire à Charle, en détestant Armand. Voilà trois mois fort bien employés.

George.  
Oui, courage ;  
madame votre épouse achèvera l' ouvrage.

#### ACTE I SCENE III

Charle, George, le petit Julien.

George.  
Eh, que veux-tu, Julien ?  
Julien *regardant autour de lui*.  
moi, papa ?  
George.  
Qu' as-tu là ?

p8

Julien *remettant une lettre*.  
c' est mon cousin Pascal qui m' a remis cela, sans me rien dire, et puis d' une vitesse extrême, crac, il s' est en allé : moi, je m' en vais de même...  
car si Monsieur Ambroise arrivoit... ah ! Bon dieu ! ...  
au revoir, Monsieur Charle.  
Charle *affectueusement*.  
oui, Julien... sans adieu.  
Julien *sort*.

#### ACTE I SCENE IV

Charle, George.

Charle.

Il est gentil ! ... eh bien, quelle est donc cette lettre ?

George.

*ouvrant la lettre.*

je me doute que c' est... vous voulez bien permettre ? ...

Charle.

Eh ! Lis.

George.

C' est le billet que j' attendois.

Charle.

Lequel ?

George.

Oui, le certificat de ce maître d' hôtel,  
du vieux ami d' Ambroise.

p9

Charle.

Ah ! De Monsieur Lagrange.

Eh bien ?

George.

Eh bien, monsieur, grâce au ciel, tout s' arrange,  
comme vous allez voir.

*il donne la lettre à Charle.*

Charle *lisant.*

" mon cher Ambroise " ... eh quoi ?

George.

La lettre est pour Ambroise, et vous verrez  
pourquoi.

Charle *continuant de lire.*

" j' ai su que vous cherchiez une jeune servante,  
qui tînt lieu de second à votre gouvernante.

J' ai trouvé votre affaire, un excellent sujet ;

c' est celle qui vous doit remettre ce billet :

vous en serez content ; elle est bien née, et sage,  
et docile : peut-être à son apprentissage...

mais sous Madame évrard elle se formera ;

je vous la garantis, mon cher " ... *et coetera* .

George.

Sous l' habit de servante, il fait entrer la nièce.

Charle.

Voilà, mon ami George, une excellente pièce.

George.

Vous pensez bien qu' avec un pareil passe-port,  
madame votre épouse est admise d' abord.

Charle.

Oui, j' ose l' espérer. Tu me combles de joie.

Pour l' aimer, il suffit que mon oncle la voie,

p10

qu' il l' entende un moment. Tu ne la connois pas :  
George.

Si fait.

Charle.

Eh, oui, tu sais qu' elle a quelques appas ;  
mais tu ne connois point cet esprit, cette grace  
qui m' ont d' abord touché. Je la vis en Alsace,  
à Colmar. J' y servois ; car je n' ai jamais pu  
achever un récit souvent interrompu.

J' avois eu le bonheur d' être utile à son père :  
cela seul me rendit agréable à la mère.

Sans savoir qui j' étois, on m' estimoit déjà ;  
je me nommai ; le père alors me dégagea,  
me fit son gendre. Eh bien, j' ai toujours chez ma  
femme

trouvé même douceur et même bonté d' ame.

Je regrettois mon oncle ; elle me suit d' abord :  
ici, comme à Colmar, elle bénit son sort.

Que lui faut-il de plus ? Elle travaille et m' aime.

Si mon oncle la voit, il l' aimera lui-même ;  
j' oserois en répondre. Encor quelques instans,  
et nos maux sont finis : je me tais et j' attends.

George.

Je fais la même chose aussi, je dissimule.

Dans le commencement je m' en faisois scrupule ;  
mais, en fermant les yeux, je vous ai mieux servi.

J' ai donc feint d' ignorer que chacun à l' envi,  
dans la maison, voloit, pilloit à sa manière :  
sans parler des envois de notre cuisinière,  
qui ne fait que glaner ; Madame évrard tout bas  
moissonne, et chaque jour amasse argent, contrats.  
Ambroise est possesseur d' une maison fort grande :  
achetée aux dépens de qui ? Je le demande :

p11

chaque jour il y met un nouveau meuble ; aussi  
je vois que chaque jour il en manque un ici :  
de façon que bientôt, si cela continue,  
l' une sera garnie et l' autre toute nue.

Charle.

Je leur pardonnerois tout cela de bon coeur,  
s' ils avoient de mon ocle au moins fait le  
bonheur ;

mais ce qui me désole, est de voir que les traîtres  
le volent, et chez lui font encor les maîtres !

Pauvre oncle ! Il sent son mal ; et je vois à regret  
que, s' il n' ose se plaindre, il gémit en secret.

ACTE I SCENE V

Charle, George, Mme évrard.  
George *bas à Charle.*  
voici Madame évrard : oh ! Comme, à votre vue,  
elle se radoucit !  
Charle *bas.*  
paix donc !  
Charle.  
Je vous salue,  
madame.  
George *avec force révérences.*  
j' ai l' honneur...  
Mme évrard *à Charle.*  
ah ! Bon jour, mon ami.  
*à George.*  
que fais-tu là ?  
George.  
Pendant qu' on étoit endormi,

p12

nous causions.  
Mme évrard.  
Vas causer en bas.  
George.  
C' est moi qu' on blâme,  
et c' est lui qui toujours me parle de madame.  
Mme évrard.  
De moi ? Que disoit-il ?  
George.  
Que vous embellissiez,  
qu' il sembloit chaque jour que vous rajeunissiez.  
Mme évrard.  
Oui ? Charle dit toujours des choses délicates ;  
mais il est trop galant, ou c' est toi qui me  
flattes :  
descends, et garde bien ta porte.  
George.  
Oh ! Dieu merci,  
l' on sait un peu...  
Mme évrard.  
Ne laisse entrer personne ici,  
sans m' avertir.  
George.  
Non, non.  
Mme évrard.  
Surtout pas une lettre,  
qu' à moi seule d' abord tu ne viennes remettre.  
George.  
Oh, non ! Je ne crois pas qu' on écrive à présent.  
Mme évrard.  
Il n' importe. Va donc.



George sort.

ACTE I SCENE VI

p13

Mme évrard, Charle.

Mme évrard *à part, pendant que Charle range dans la chambre.*

George est un bon enfant :  
mais sur de telles gens, quel fonds pourroit-on  
faire ?

Pour Ambroise, sa marche à la mienne est contraire ;  
et c' est le dernier homme à qui je me firois...

si j' intéresseois Charle à mes desseins secrets ?  
Il me plaît ; monsieur l' aime ; il a de la prudence,  
de l' esprit : mettons-le dans notre confidence...

*haut.*

comment vous trouvez-vous ici ?

Charle.

Fort bien, ma foi,  
et je serois tenté de me croire chez moi.

Mme évrard.

Allez, soyez toujours honnête et raisonnable :  
cette maison pour vous sera très-agréable ;  
monsieur semble déjà vous voir d' assez bon oeil.

Charle.

C' est à vous que je dois ce favorable accueil.

Mme évrard.

Je possède, il est vrai, toute sa confiance.

Charle.

C' est le fruit du talent et de l' expérience,

p14

madame.

Mme évrard.

Ce fruit-là ; je l' ai bien acheté :  
hélas ! Si vous saviez ce qu' il m' en a coûté,  
depuis dix ans entiers que j' habite ici ! ...  
*se recueillant un moment, et regardant autour  
d' elle.*

Charle,

il faut à coeur ouvert enfin que je vous parle ;  
car vous m' intéressez : vous êtes doux, prudent,  
discret ; et, comme on a besoin d' un confident  
qui vous ouvre son coeur, et lise au fond du vôtre ;

et que vous n' êtes point un laquais comme un autre...

Charle.

Non : j' espère qu' un jour vous le reconnoîtrez.

Mme évrard.

écoutez donc, mon cher ; et bientôt vous verrez tout ce qu' il m' a fallu de courage et d' adresse, pour être en ce logis souveraine maîtresse.

Nous avons fait tous deux jouer plus de ressorts, mon pauvre évrard et moi ! ... (car il vivoit alors ; depuis bientôt deux ans, cher monsieur, je suis veuve,

*essuyant ses yeux.*

et c' est avoir passé par une rude épreuve ! ...)

nous avons de concert banni tous les voisins, les amis, les parens, jusqu' aux derniers cousins.

Charle.

à la fin, vous voici maîtresse de la place.

Mme évrard.

Reste encore un neveu, mais un neveu tenace...

p15

Charle.

Monsieur, comme je vois, n' a point d' enfans ?

Mme évrard.

Aucun.

Charle.

Il a donc des neveux, madame ?

Il n' en a qu' un ;

mais ce neveu tout seul me donne plus de peine ! ...

c' est que je vois de loin où tout ceci nous mène.

S' il rentre, c' est à moi de sortir.

Charle.

En effet.

Mme évrard.

Aussi, pour l' écarter, dieu sait ce que j' ai fait !

Mon intrigue et mes soins remontent jusqu' au père.

Monsieur n' eut qu' un beau-frère : il l' aimoit ! ...

Charle.

Comme un frère.

Mme évrard.

Les brouiller tout-à-fait, eût été trop hardi ;

mais pour le frère au moins, je l' ai bien refroidi.

Charle.

J' entends.

Mme évrard.

Contre un absent on a tant d' avantage !

Le sort à celui-ci ravit son héritage.

Je traitai ses revers d' inconduite : on me crut.

Charle.

Ah ! Fort bien.

Mme évrard.

Jeune encor, grâce au ciel, il mourut.

p16

Charle à *part*.

hélas !

Mme évrard.

Qu' avez-vous ?

Charle.

Rien.

Laissant un fils unique,  
ce neveu que je crains.

Charle.

Que vous ? ... terreur panique !

C' est à lui de vous craindre.

Mme évrard.

Oui, peut-être aujourd' hui :

mais l' oncle alors, sans moi, l' eût rapproché de lui.

" son entretien sera moins coûteux en province, "

lui dis-je : " chargez-m' en " . L' entretien fut  
très-mince,

comme vous pouvez croire. Il se découragea ;

il jeta les hauts cris ; enfin il s' engagea.

C' est où je l' attendois. Je sus avec finesse

exagérer ce tort, ce vrai tour de jeunesse ;

et monsieur l' excusoit encore.

Charle.

Il est si bon !

Mme évrard.

Mon jeune homme écrivit pour demander pardon :

je supprimai la lettre, et vingt autres messages...

j' en ai mon coffre plein.

Charle.

Précautions fort sages !

p17

Mme évrard.

J' en ai lu deux ou trois, mais exprès, entre nous,  
avec un commentaire.

Charle.

Oh, je m' en fie à vous !

Mme évrard.

Il se perdit lui-même.

Charle.

Eh, comment, je vous prie ?

Mme évrard.

Par inclination enfin il se marie,

l' an dernier, à l' insçu de son oncle.

Charle.  
à l' insçu !  
Il n' avoit point écrit ?  
Mme évrard.  
Monsieur n' en a rien vu.  
Moi, j' ai peint tout cela d' une couleur affreuse,  
et la femme, entre nous, comme une malheureuse,  
sans état, sans aveu. L' oncle enfin éclata,  
et l' indignation à son comble monta ;  
de malédictions il chargea le jeune homme,  
et même il ne veut plus désormais qu' on le nomme.  
Charle *se contenant à peine*.  
tout cela me paroît on ne peut mieux conduit.  
Ainsi de vos travaux vous recueillez le fruit ?  
Mme évrard.  
*regardant encore si personne n' écoute*.  
pas tout-à-fait : je vais vous confier encore  
un secret délicat, qu' Ambroise même ignore.

p18

Le dessein est hardi : j' ose me proposer,  
pour tenir mieux mon maître...,  
Charle.  
Eh bien ?  
Mme évrard.  
De l' épouser.  
Charle.  
D' épouser ! ... en effet, j' admire la hardiesse...  
Mme évrard.  
Jusque-là, je craindrai le neveu, quelque nièce...  
Charle.  
J' entends. Vous avez donc un peu d' espoir ?  
Mme évrard.  
Un peu.  
Depuis un an, je cache adroitement mon jeu.  
D' abord, parler d' hymen à qui ne voit personne,  
c' est assez me nommer.  
Charle.  
La conséquence est bonne.  
Mme évrard.  
Je lui fais de l' hymen des portraits enchanteurs ;  
je lis, comme au hasard, des endroits séducteurs ;  
là, je fais une pause, afin qu' il les savoure.  
Charle.  
à merveille !  
Mme évrard.  
D' enfans à dessein je l' entoure.  
J' ai fait venir exprès son filleul, le portier.  
Pour lui cette maison étant le monde entier,

p19

de ces joyeux époux les touchantes tendresses,  
les jeux de leurs enfans, leurs naïves caresses,  
tout cela, par degrés, l'attache, l'attendrit,  
pénètre dans son coeur, ébranle son esprit :  
et, quand il est tout seul, ces imags chéries  
lui doivent inspirer de tendres rêveries.

J' en suis là, mon ami.

Charle.

Mais c' est déjà beaucoup.

Mme évrard.

Ce n' est pas tout : il faut frapper le dernier  
coup.

Charle, seul avec vous, quand Monsieur s' ouvre,  
cause,

s' l soupire et paroît regretter quelque chose :

alors insinuez qu' il est bien isolé,

que par une compagne il seroit consolé ;

peignez-moi, j' y consens, sous des couleurs riantes ;

dites que j' ai des traits, des façons attrayantes,

du maintien, de l' esprit, des talens variés,

que je suis fraîche encore... enfin vous me voyez.

Dites, si vous voulez, que j' ai l' air d' une dame ;

qu' en entrant, de monsieur vous me crûtes la

femme...

Charle.

Volontiers.

Mme évrard.

En un mot, vous avez de l' esprit,

et je compte sur vous.

Charle.

Oui, madame, il suffit.

Mme évrard.

Vous m' entendez donc bien ?

p20

Charle.

Rassurez-vous, de grace ;

je dirai... ce qu' enfin vous diriez à ma place.

Mme évrard.

Je ne suis point ingrate, au reste ; et soyez sûr

qu' un salaire...

Charle.

Croyez qu' un motif bien plus pur...

Mme évrard.

Paix ! ... j' aperçois monsieur.

ACTE I SCENE VII

M Dubriage, Mme évrard, Charle.  
M Dubriage.  
C' est vous ? Bonjour, madame !  
Mme évrard *très-tendrement*.  
monsieur, je vous salue, et de toute mon ame.  
Charle.  
Votre humble serviteur.  
M Dubriage.  
Vous voilà, mon ami ?  
Mme évrard.  
Vous paraissez rêveur... auriez-vous mal dormi ?  
M Dubriage.  
Moi ? Très-bien.

p21

Mme évrard.  
Je ne sais... mais je suis clairvoyante ;  
et vous aviez hier la mine plus riante.  
M Dubriage.  
Croyez-vous ? Cependant j' ai toujours ri fort peu.  
Mme évrard.  
Je m' en vais parier que c' est votre neveu  
qui cause en ce moment votre sombre tristesse ;  
avouez-le.  
M Dubriage.  
Il est vrai qu' il m' occupe sans cesse ;  
et même cette nuit, mes amis, j' y songeais.  
Mme évrard.  
Il vous aura donné quelques nouveaux sujets ? ...  
M Dubriage.  
Non.  
Mme évrard.  
Pourquoi, dans ce cas, y songez-vous encore ?  
Depuis plus de huit ans, l' ingrat vous déshonore :  
oubliez-le, monsieur ; sachez vous égayer.  
M Dubriage.  
Ah ! Je puis le haïr, mais jamais l' oublier.  
Mme évrard.  
Laissez, encore un coup, ces plaintes éternelles.  
Ne voyez plus que nous, vos serviteurs fidelles :  
Ambroise, Charle et moi, dévoués et soumis,  
vous tiendrons lieu tous trois de parens et d' amis.

p22

*prenant la main de M Dubriage.*  
mais de tous mes emplois il faut que je m' acquitte :

c' est pour songer encore à vous que je vous quitte.  
M Dubriage.  
Fort bien !  
Mme évrard.  
Charle vous reste : il saura converser.  
Charle.  
Heureux, si je pouvois jamais vous remplacer !  
Mme évrard *bas à Charle.*  
songez à notre plan.  
Charle *bas à Madame évrard.*  
oui, j' y songe, madame.  
*Madame évrard sort.*

#### ACTE I SCENE VIII

M Dubriage, Charle.  
M Dubriage.  
Cette Madame évrard est une digne femme ;  
elle a bien soin de moi.  
Charle.  
Monsieur... certainement...  
mais qui n' auroit pour vous le même empressement ?  
M Dubriage.  
Oh ! Je ne suis pas moins content de ton service,  
Charle.  
Charle.  
Monsieur, je suis peut-être un peu novice ?

p23

M Dubriage.  
Non.  
Charle.  
Le désir de plaire est si propre à former !  
Et l' on sert toujours bien ceux que l' on sait  
aimer.  
M Dubriage.  
Chaque mot que tu dis, me touche, m' intéresse.  
Charle.  
Puissai-je quelque jour gagner votre tendresse !  
M Dubriage.  
Elle t' est bien acquise ; oui... je ne sais  
pourquoi,  
j' ai vraiment du plaisir à causer avec toi :  
ce n' est qu' avec toi seul que je suis à mon aise.  
Charle.  
Heureux qu' en moi, monsieur, quelque chose vous  
plaise !  
M Dubriage.  
Mon coeur est plein ; il a besoin de s' épancher.

Autour de moi j' ai beau jeter le yeux, chercher ;  
je n' ai pas un ami dans toute la nature,  
pour verser dans son sein les peines que j' endure.

Charle.

Les peines ! ... quoi, monsieur ! Vous en auriez ?

M Dubriage.

Hélas !

Je te parois heureux, et je ne le suis pas.

Charle.

Cependant...

p24

M Dubriage.

Tu le vois, je suis seul sur la terre,  
triste...

Charle.

Seul, dites-vous ?

M Dubriage.

Oui, je suis solitaire.

Ah ! Pourquoi, jeune encore, au moins dans l' âge  
mûr,

ne faisais-je pas choix d' une femme !

Charle.

Il est sûr

que, pour se préparer une heureuse vieillesse,  
il faut à ces doux noeuds consacrer sa jeunesse.

M Dubriage.

Je le vois à présent. Je voudrais... voeux tardifs !

Charle.

*à part. Haut.*

hélas... vous eûtes donc, monsieur, quelques motifs  
pour vous soustraire au joug de l' hymen ?

M Dubriage.

Oui, sans doute.

J' en eus, que je croyois très-solides. écoute :

j' avois dans mon commerce un jeune associé :

par inclination il s' étoit marié :

sa femme fit dix ans le tourment de sa vie.

Ce tableau, vu de près, me donnoit peu d' envie  
d' en faire autant.

Charle.

Sans doute, il pouvoit faire peur.

M Dubriage.

Quand j' aurois eu l' espoir de faire un choix  
meilleur ;

p25



sous les yeux d' un ami, cette union heureuse,  
auroit rendu la sienne encore plus affreuse.  
Il mourut. D' un commerce entre nous partagé,  
chargé seul, à l' hymen dès lors j' ai peu songé :  
je quittai le commerce.

Charle.

Enfin vous étiez maître,  
libre...

M Dubriage.

En me mariant, j' aurois cessé de l' être.

L' hymen est un lien.

Charle.

Soit. Convenez aussi  
qu' il est doux quelquefois d' être liés ainsi :  
monsieur ! ... pour se soustraire à cette servitude,  
souvent on en rencontre encore une plus rude.

M Dubriage.

Puis, sur un autre point j' eus l' esprit combattu.  
Les femmes, (sans parler ici de leur vertu,  
j' aime à croire qu' à tort souvent on les décrie) ;  
mais conviens qu' elles sont d' une coquetterie,  
d' un luxe ! ... telle femme est charmante, entre  
nous,  
dont on seroit fâché de devenir l' époux ;  
tel mari semble heureux, qui dans le fond de l' ame,  
gémit...

Charle.

Mais, en revanche, il est plus d' une femme  
modeste en ses désirs et simple dans ses goûts,  
qui met tout son bonheur à plaire à son époux.

p26

M Dubriage.

Soit. En est-il beaucoup ?

Charle.

Plus qu' on ne croit peut-être :  
moi qui vous parle, j' ai le bonheur d' en connoître.

M Dubriage.

Du ménage, mon cher, j' ai craint les embarras,  
les tracas, les soucis...

Charle.

Mais où n' en a-t-on pas ?

Une famille au moins qui vous plaît, qui vous aime,  
vous fait presque chérir cet embarras-là même :  
au lieu qu' un alentour mercenaire, étranger,  
vous embarrasse aussi, sans vous dédommager ;  
on a l' ennui de plus.

M Dubriage.

Voilà ce que j' éprouve ;  
et c' est précisément l' état où je me trouve :  
et, tiens, mes gens me sont fort attachés, je croi ;

mais je les vois tous prendre un ascendant sur moi ! ...

Charle.

En effet...

M Dubriage.

Jusqu' au vif, vois-tu, cela me blesse ;  
et par fois je voudrais, honteux de ma faiblesse,  
secouer un tel joug. à cet Ambroise j' ai,  
oui, j' ai cinq ou six fois déjà donné congé :  
je le reprends toujours ; car s' il a l' humeur vive,  
il est brave homme, au fond. Par fois même il  
m' arrive

p27

d' avoir des démêlés avec Madame évrard,  
de lui faire sentir enfin que tôt ou tard  
elle pourroit... mais quoi, j' ai si peu de courage !  
Elle baisse d' un ton, laisse passer l' orage,  
et bientôt me gouverne encor plus sûrement.

Charle.

Je sens cela.

M Dubriage.

Mets-toi dans ma place un moment.

Un garçon, un vieillard isolé dans le monde...  
car tu ne conçois pas ma retraite profonde :  
je n' avois qu' un neveu, qui m' eût pu consoler  
dans mes maux... et c' est lui qui vient les  
redoubler !

Charle.

Ce neveu... pardonnez... il est donc bien coupable ?

M Dubriage.

Lui, coupable ? Il n' est rien dont il ne soit  
capable.

Si tu savois ! ... mais non, laissons ce malheureux.

Charle.

Ah ! S' il vous a déplu, son sort doit être affreux.

M Dubriage.

Il rit de mes chagrins.

Charle.

Il riroit de vos peines ?

Il se feroit un jeu de prolonger les siennes ?

Ce jeune homme à ce point n' est pas dénaturé :  
j' en puis juger par moi, dont le coeur est navré...

M Dubriage.

C' est que vous êtes bon, vous, délicat, sensible ;  
mais Armand n' a point d' âme.

Charle.

ô ciel ! Est-il possible !

p28

Quoi ? ... cet Armand, monsieur, le connaissez-vous bien ?

M Dubriage.

Trop, par ses actions. D'abord, comme un vaurien, il s'engage.

Charle.

Il eut tort ; mais ce n'est pas un crime qui le doive à jamais priver de votre estime.

M Dubriage.

Et dans sa garnison, comment s'est-il conduit ?

Charle.

En êtes-vous certain ?

M Dubriage.

Je suis trop bien instruit ;  
et ses lettres ! ...

Charle.

Eh bien ?

M Dubriage.

étoient d'une insolence ! ...

il m'écrivait un jour, j'en frémis quand j'y pense, qu'il viendrait, qu'il mettrait le feu dans la maison...

Charle.

Ah, mon dieu ! Quelle horreur et quelle trahison !

M Dubriage.

Toi-même es indigné...

Charle *faisant un effort pour se contenir.*

voulez-vous bien permettre,  
monsieur ? ... avez-vous lu vous-même cette lettre ?

M Dubriage.

Non. C'est Madame évrard : encore par pitié, elle me faisait grâce au moins de la moitié.

p29

Puis, sans parler du reste, un mariage infâme...

Charle.

*se reprenant et à part.*

infâme, dites-vous ? Laissons venir ma femme.

*haut.*

ah ! Si l'on vous trompoit ! ...

M Dubriage.

Et qui donc ?

Charle.

Je ne sais...

mais quoi ! Je ne puis croire à de pareils excès :  
non, Armand...

M Dubriage.

Paix. Jamais ne m'en ouvrez la bouche.

*se radoucissant.*

entendez-vous ? Au fond, ton zèle ardent me touche,

mon ami, je l' avoue ; il annonce un bon coeur,  
on ne sauroit plaider avec plus de chaleur.  
Charle.

Je parle pour vous-même : oui, bon comme vous êtes,  
cette colère ajoute à vos peines secrètes.

M Dubriage.

Bon Charle !

Charle.

Permettez que je sorte un moment,  
pour une affaire.

M Dubriage.

Oui, sors ; mais reviens promptement.

*M Dubriage rentre chez lui.*

## ACTE I SCENE IX

p30

Charle *seul.*

allons chercher ma femme : il est temps, l' heure  
presse ;

et plutôt que plus tard, il faut qu' elle paroisse.

*il sort.*

## ACTE II SCENE I

p31

M Dubriage *seul, un livre à la main.*

que ce mot est bien dit ! Consolant écrivain,  
d' adoucir mes ennuis tu t' efforces en vain.

" on commence à jouir, dis-tu, dès qu' on espère : "

je jouirois aussi déjà, si j' étois père ;

mais pour un vieux garçon il n' est point d' avenir.

*fermant le livre.*

rien ne m' amuse plus. Il faut en convenir,

je ne me suis jamais amusé de ma vie ;

mais aujourd' hui surtout, je sens que je m' ennuie ;

c' est qu' il est des momens où je me trouve seul,

et porterois, je crois, envie à mon filleul.

Cette réflexion est un peu trop tardive :

dans l' état où je suis, il faut bien que je vive...

ils m' abandonnent tous... je ne sais ce qu' ils

font...

*appelant.*

Madame évrard ! ... Ambroise ! ... aucun d' eux ne répond.  
Pour Charle, il est sorti sûrement pour affaires :  
*il s' assied.*  
je ne saurois me plaindre, il ne me quitte guères.  
ACTE II SCENE II

p32

M Dubriage, George.  
George *de loin, à part.*  
ils sont sortis, entrons.  
M Dubriage *se croyant seul encore.*  
oui, j' ai moins de chagrin,  
quand Charle est avec moi ; nous causons.  
George *toujours de loin et à part.*  
bon parrain !  
Il parle, et n' a personne, hélas ! Qui lui réponde :  
approchons.  
M Dubriage.  
C' est toi, George ! Où donc est tout le monde ?  
George.  
Tout le monde est dehors.  
M Dubriage.  
Madame évrard aussi ?  
George.  
Elle aussi : chacun a ses affaires, ici.  
Et moi de leur absence, entre nous, je profite,  
pour vous faire, monsieur, ma petite visite :  
je ne vous ai point vu depuis hier au soir.  
M Dubriage.  
Moi j' ai, de mon côté, grand plaisir à te voir.  
George.  
Vous êtes tout pensif.

p33

M Dubriage.  
C' est cette solitude...  
George.  
Vous devez en avoir contracté l' habitude.  
M Dubriage.  
On a peine à s' y faire,... et le temps aujourd' hui  
est sombre : tout cela me donne un peu d' ennui.  
George.  
Vous êtes malheureux ; jamais je ne m' ennuie :  
qu' il fasse froid ou chaud, du soleil, de la pluie,

tout cela m' est égal ; je suis toujours content.

M Dubriage.

Je le vois.

George.

Je bénis mon sort à chaque instant.

Car, si je suis joyeux, j' ai bien sujet de l' être :  
d' abord, j' ai le bonheur de servir un bon maître,  
un cher parrain ; ensuite à l' emploi de portier  
j' ai, comme de raison, joint un petit métier :  
une loge ne peut occuper seule un homme ;  
et puis, écoutez donc, cela double la somme.

Je fais tout doucement ma petite maison,  
et j' amasse en été pour l' arrière-saison.

M Dubriage.

C' est bien fait. D' être heureux ce George fait  
envie.

George.

Ajoutez à cela le charme de la vie,  
une femme : la mienne est un petit trésor ;  
elle a trente ans ; je crois qu' elle embellit encor.

p34

Point d' humeur ; elle est gaie, elle est bonne, elle  
est franche :

elle aime son cher George ! .. oh ! J' ai bien ma  
revanche !

Dame, c' est qu' elle a soin du père, des enfans ! ...  
aussi, sans nous vanter, les marmots sont charmans.  
Sans cesse autour de moi, l' on passe, l' on repasse ;  
c' est un mot, un coup d' oeil ; et cela me délasse.

M Dubriage.

Mais cela te dérange.

George.

Un peu : mais le plaisir ! ...

il faut bien se donner un moment de loisir :  
cela n' empêche pas que la besogne n' aille ;  
car moi, tout en riant, en causant, je travaille.  
Mais, quand le soir, bien tard, les travaux sont  
finis,  
et qu' autour de la table on est tous réunis,  
(car la petite bande, à présent, soupe à table,)  
si vous saviez, monsieur, quel plaisir délectable !  
Je me dis quelquefois : " je ne suis qu' un portier :  
mais souvent dans la loge on rit plus qu' au premier. "

M Dubriage.

Chacun est dans ce monde heureux à sa manière.

George.

Ah ! La nôtre est la vraie, et vous ne l' êtes guère,  
heureux ! C' est votre faute aussi ; car, entre nous,  
pourquoi rester garçon ? Il ne tenoit qu' à vous,  
dans votre état, avec une grosse fortune,

de trouver une femme, et dix mille pour une.

p35

M Dubriage.  
Que veux-tu ? ... j' ai toujours aimé le célibat.  
Célibat, dites-vous ! C' est donc là votre état ?  
Triste état, si par là, comme je le soupçonne,  
on entend n' aimer rien, ne tenir à personne !  
Vive le mariage ! Il faut se marier,  
riche ou non : et tenez, je m' en vais parier  
que si quelqu' un offroit au plus pauvre des hommes  
un hôtel, un carrosse, avec de grosses sommes,  
pour qu' il vécût garçon, il diroit : " grand merci ;  
plutôt que d' être riche, et que de l' être ainsi,  
j' aime cent fois mieux vivre, au fond de la  
campagne,  
pauvre, grattant la terre, auprès d' une compagne. "  
M Dubriage.

Assez.  
George.  
Ce que j' en dis, c' est par ure amitié ;  
c' est que vraiment, monsieur, vous me faites pitié.

M Dubriage.  
Pitié, dis-tu ?

George.  
Pardon, c' est qu' il est incroyable  
que moi, qui près de vous ne suis qu' un pauvre  
diable,  
sois plus heureux pourtant : c' est un chaggin que  
j' ai.

M Dubriage.  
De ta compassion je te suis obligé :  
mais changeons de sujet.  
*il se lève.*

p36

George.  
Très-volontiers. Encore,  
si, pour charmer, monsieur, l' ennui qui vous dévore,  
vous aviez près de vous quelque proche parent ! ...

M Dubriage.  
Oui ! Tu vois mon neveu ! ...

George.  
Mais cela me surprend ;  
et vraiment je ne puis du tout le reconnoître.

M Dubriage.  
à propos, tu l' as vu long-temps ?

George.  
Je l' ai vu naître.  
Depuis, pendant dix ans, j' ai vécu près de lui.

M Dubriage.  
Mais dis, George, d' après ce qu' il est aujourd' hui,  
il devoit donc avoir un bouillant caractère ?



George.  
Eh non, il étoit doux !  
M Dubriage.  
Bon !  
George.  
à ne vous rien taire,  
moi, je ne saurois crire à ce grand changement :  
il faut qu' on l' ait...  
M Dubriage.  
Tu dis qu' il étoit doux ?  
George.  
Charmant.

p37

Sa mère ne pouvoit se passer de sa vue.  
Hélas ! Son plus grand tort est de l' avoir perdue.  
Un oncle lui restoit ; mais il ne l' a point vu.  
M Dubriage *à part*.  
hélas !  
George.  
Abandonné dès lors, au dépourvu...  
M Dubriage *voyant venir Ambroise*.  
chut !

## ACTE II SCENE III

M Dubriage, George, Ambroise.  
M Dubriage.  
Qu' est-ce ?  
Ambroise *toujours d' un ton rude*.  
de l' argent, monsieur, qu' on vous apporte,  
cent bons louis : tenez.  
M Dubriage.  
La somme n' est pas forte :  
mais enfin cet argent va me faire du bien ;  
car, depuis très-long-temps, je ne touchois plus  
rien.  
Ambroise.  
Est-ce ma faute, à moi ? Croyez-vous que je  
touche ?  
Aucun fermier ne paye : ils ont tous à la bouche  
le mot *grêle* .  
M Dubriage.  
Hélas ! Oui.

p38

Ambroise.  
Vous-même le premier,  
si je laisse monter par hasard un fermier,  
vous lui remettez tout.  
M Dubriage.  
C' est naturel, je pense.  
Ambroise.  
Mais il faut cependant fournir à la dépense.  
Saint-Brice avoit besoin de réparations ;  
j' ai fait à Montigny des augmentations :  
aussi, de plus d' un an, vous ne toucherez guères.  
Peut-être croyez-vous que je fais mes affaires ;  
la vérité pourtant est que j' y mets du mien.  
George à *part*.  
bon apôtre !  
Ambroise à *George*.  
plaît-il ?  
George.  
Qui, moi ? Je ne dis rien.  
Ambroise.  
Encore ici ! C' est donc au premier que tu loges ?  
Ton assiduité mérite des éloges.  
George.  
J' entretenois monsieur, et voulois l' amuser :  
en faveur du motif, on doit bien m' excuser.  
Ambroise.  
Et ton poste ?  
George.  
Ma femme est en bas ;

p39

Ambroise.  
Il n' importe ;  
je veux t' y voir aussi ; vas, retourne à ta porte.  
M Dubriage à *Ambroise*.  
vous lui parlez, je crois, un peu trop rudement.  
Ambroise.  
à *George*.  
chacun a sa manière. Allons, vite.  
M Dubriage.  
Un moment.  
George.  
Si monsieur me retient, je puis rester, je pense.  
Ambroise.  
Tu fais le raisonneur !  
George.  
Est-ce vous faire offense,  
que de venir un peu causer ?  
Ambroise.  
Offense ou non,  
descends.

M Dubriage.  
Vous le prenez, Ambroise, sur un ton ! ...  
Ambroise.  
Fort bien ! Ce cher filleul, toujours on le protège !  
Il a beau me manquer...  
George.  
En quoi donc vous manquai-je ?  
Ambroise.  
En désobéissant.

p40

George.  
Mais, à qui, s' il vous plaît ?  
Vous n' êtes point mon maître ; et c' est monsieur  
qui l' est.  
M Dubriage.  
Eh oui, moi seul !  
Ambroise.  
Comment ?

#### ACTE II SCENE IV

M Dubriage, George, Ambroise,  
Mme évrard.  
Mme évrard.  
Ambroise encor s' emporte,  
je gage ?  
M Dubriage.  
Oui, beaucoup trop.  
Ambroise.  
Je veux que George sorte,  
descende : il me résiste ; et monsieur le soutient.  
Voilà tout uniment d' où notre débat vient.  
Mme évrard.  
D' un tapage si grand, comment, c' est là la cause !  
M Dubriage.  
Ah ! Je suis plus choqué du ton que de la chose.  
Mme évrard à *M Dubriage*.  
vous avez bien raison ; mais vous le connoissez,  
ce cher homme... il est vif.  
Ambroise.  
Eh morbleu ! ...  
Mme évrard à *Ambroise*.  
finissez.

p41

George est un bon enfant, et va, je le parie,  
*à George d' un ton d' autorité.*  
se rendre le premier. Là, descends, je te prie.  
George.  
Eh oui, je descends !  
Mme évrard.  
Bon.  
George *à part, en s' en allant.*  
oh, que j' ai de chagrin  
de voir ces deux fripons maîtriser mon parrain !  
*il sort.*

## ACTE II SCENE V

M Dubriage, Mme évrard, Ambroise.  
Mme évrard.  
Vous avez tort, Ambroise, il faut que je le dise ;  
et vous êtes brutal à force de franchise.  
M Dubriage *encore ému.*  
je suis bon ; mais aussi c' est trop en abuser.  
Mme évrard *à Ambroise.*  
sur ce point je ne puis vraiment vous excuser.  
Vous êtes droit, loyal ; mais jamais, je le pense,  
d' être doux et soumis cela ne nous dispense.  
Ambroise.  
Eh qui vous dit, madame... ?  
M Dubriage.  
Il s' emporte d' abord ;  
il me tient des propos... et devant George encor !

p42

Mme évrard.  
Cela n' est pas croyable... Ambroise ! ...  
Ambroise.  
Je vous jure  
que c' est dans la chaleur...  
Mme évrard.  
Oh oui, je vous assure ! ...  
Ambroise.  
Eh, monsieur sait combien je lui suis attaché.  
M Dubriage.  
Je le sais ; sans quoi...  
Mme évrard.  
Bon, vous n' êtes plus fâché...  
monsieur se plaît chez lui, parmi nous : il me  
semble  
qu' il faut le rendre heureux, vivre tous bien  
ensemble.  
M Dubriage.

N' en parlons plus.  
Mme évrard.  
Non, non, plus du tout.  
*elle lui donne affectueusement ses gants et son chapeau.*  
M Dubriage.  
Sans adieu :  
je vais au luxembourg me promener un peu.  
Mme évrard *de loin.*  
revenez donc bientôt, cher monsieur : il me tarde...  
M Dubriage.  
Oui, bientôt.  
*il sort.*

## ACTE II SCENE VI

p43

Mme évrard, Ambroise.  
Ambroise.  
Savez-vous que si l' on n' y prend garde,  
il nous fera la loi !  
Mme évrard.  
Nous sommes sans témoin ;  
Ambroise, songez-y, vous allez un peu loin,  
et je crains que monsieur ne perde patience.  
Ambroise.  
Je voudrais voir cela.  
Mme évrard.  
Ce ton de confiance  
pourroit vous attirer quelques fâcheux éclats ;  
je vous en avertis, ne vous exposez pas.  
Ambroise.  
Eh, je n' ai pas du tout besoin qu' on m' avertisse !  
La maison sauterait plutôt que j' en sortisse.  
Un autre soin m' occupe, à ne vous rien celer ;  
et je vais cette fois nettement vous parler.  
Dès long-temps je vous aime, et vous presse, madame,  
de recevoir ma main, de devenir ma femme :  
c' est trop long-temps, aussi, me jouer, m' amuser :  
il faut m' admettre enfin, ou bien me refuser.

p44

Mme évrard.  
Mais vous pressez les gens d' une manière étrange,  
il le faut avouer.

Ambroise.

Je ne prends plus le change.

Tenez, Madame évrard, je vais au fait d'abord.

Je ne suis point galant ; mais vous me plaisez fort.

Mme évrard.

Monsieur Ambroise ! ...

Ambroise.

Eh oui, votre air, votre figure,

que vous dirai-je enfin ? Toute votre tournure,

m'enchante, me ravit. Allez, j'ai de bons yeux :

vous êtes fraîche, et moi, je ne suis pas

très-vieux ;

par ma foi, nous serons le mieux du monde ensemble :

et puis notre intérêt l'exige, ce me semble.

Ma fortune est assez ronde, vous le savez.

Je ne m'informe point de ce que vous avez :

vous ne vous êtes pas sûrement oubliée...

allons, Madame évrard...

Mme évrard.

Je crains d'être liée,...

Ambroise.

Eh ! Plutôt, craignez tout, si nous nous divisons ;

oui : je n'ai pas besoin d'en dire les raisons.

L'un de l'autre, entre nous, nous savons des

nouvelles,

et tous deux nous pourrions en raconter de belles ;

au lieu qu'à l'avenir, si nous ne faisons qu'un,

nous ne craignons plus rien de l'ennemi commun...

p45

à propos, j'oublois de vous dire, madame,

que j'ai trouvé, je crois, cette seconde femme...

Mme évrard.

Vous revenez toujours sur ce chapitre-là !

Je ne suis point d'accord, avec vous, sur cela.

Ambroise.

Vous n'avez pas besoin de quelqu'un qui vous aide ?

Mme évrard.

Moi ! Point du tout.

Ambroise.

Si fait, et puis qui vous succède ? ...

Mme évrard.

Qui ? ...

Ambroise.

Voulons-nous servir jusques à nos vieux jours ?

Notre service est doux ; mais nous servons,

toujours.

Mme évrard.

Vous voyez mal, Ambroise : il vaudrait mieux

peut-être

attendre... enfin fermer les yeux de notre maître.

Ambroise.  
Mais cela peut durer encore très-long-temps.  
Monsieur n' a, voyez-vous, que soixante-cinq ans ;  
il est temps, croyez-moi, de faire une retraite :  
et pour la faire sûre, honorable et discrète,  
il faut laisser ici des gens honnêtes, doux,  
par nous-mêmes choisis, qui dépendent de nous,  
qui soient à nous, de nous qui lui parlent sans  
cesse.  
Mme évrard.  
S' ils alloient de monsieur captiver la tendresse ? ...

p46

enfin nous verrons...  
Ambroise.  
Bon ! Vous remettez toujours !  
Mme évrard.  
Eh ! Moins d' impatience !  
Ambroise.  
Et vous, moins de détours ;  
plus de délais : demain je veux une réponse.  
Mme évrard.  
*à part, en s' en allant.*  
demain, soit. Sur mon sort si monsieur ne prononce,  
que faire ? Allons, il faut le presser au plutôt.  
*elle sort.*  
Ambroise.  
à demain donc.

## ACTE II SCENE VII

Ambroise *seul.*  
voilà la femme qu' il me faut.  
D' abord, réunissant les deux sommes en une,  
c' est un total ; et puis, à quoi bon la fortune,  
quand on la mange seul ? Monsieur sert de leçon :  
c' est une triste chose, au fait, qu' un vieux garçon !  
On se marie, on a des enfans ; on amasse :  
et, si l' on meurt, du moins on sait où le bien  
passe...  
mais que veut cette fille ? ... à propos ; c' est, je  
croi...  
déjà ?

## ACTE II SCENE VIII

p47

Ambroise, Laure.  
Ambroise *d' un ton rude*.  
qu' est-ce ?  
Laure *tremblante*.  
Monsieur... Ambroise ? ...  
Ambroise.  
Eh bien ! C' est moi.  
Laure.  
Peut-être en ce moment, monsieur, je vous dérange...  
c' est moi... dont vous a pu parler Monsieur La  
Grange.  
Ambroise.  
C' est différent. J' entends ; c' est vous qui  
souhaitez  
entrer ici ?  
Du moins si vous le permettez.  
Voulez-vous bien jeter les yeux sur cette lettre ?  
Ambroise *s' asseyant*.  
vous tremblez !  
Laure.  
Moi... pardon.  
Ambroise.  
Tâchez de vous remettre...  
voyons... " sage, bien née et docile " ... il suffit.  
*regardant Laure très-fixement*.  
votre air s' accorde assez avec ce qu' on m' écrit.

p48

Laure.  
Vous êtes trop honnête.  
Ambroise.  
On vous appelle ?  
Laure.  
Laure.  
Ambroise.  
Et votre âge... vingt ans ?  
Laure.  
Pas tout-à-fait encore.  
Ambroise.  
Bon. -avez-vous servi déjà ?  
Qui, moi ? ... jamais !  
Je ne servirai point ailleurs, je vous promets.  
Ambroise.  
Vous n' êtes pas, je crois, mariée ?  
Laure.  
à mon âge,  
sans fortune, peut-on songer au mariage ?  
Ambroise.



Plus je vous interroge, et plus je m' aperçois  
*se levant.*  
que vous me convenez... allons, je vous reçois.  
Laure.  
Monsieur, c' est trop d' honneur que vous daignez me  
faire.  
Ambroise.  
Oh ! Non. Je vois cela, vous ferez mon affaire.

p49

J' en préviendrai monsieur ; car il est à propos  
qu' ensemble, ce matin, nous en disions deux mots :  
mais j' en réponds. Au reste, il est bon de vous dire  
où vous êtes, comment vous devez vous conduire.  
Laure.  
J' écoute.  
Ambroise.  
Vous saurez que vous avez ici  
plus d' un maître à servir.  
Laure.  
On me l' a dit aussi.  
Ambroise.  
Moi, le premier.  
Laure.  
Oh, oui.  
Ambroise.  
Puis, pour la gouvernante,  
Madame évrard, soyez docile et prévenante.  
Monsieur la considère, et moi j' en fais grand cas :  
servez-la bien.  
Laure.  
Monsieur, je n' y manquerai pas.  
Ambroise.  
Enfin, il faut avoir pour Monsieur Dubriage  
les égards et les soins que l' on doit à son âge :  
c' est un homme de bien, respectable d' abord,  
riche d' ailleurs, qui peut faire un jour votre sort.  
Laure.  
Par un motif plus pur déjà je le révère.  
Ambroise.  
C' est tout simple : surtout souvenez-vous, ma chère,

p50

que c' est Ambroise seul qui vous a fait entrer.  
Laure.  
Je n' oublierai jamais, j' ose vous l' assurer,  
que, si dans la maison j' occupe cette place,

c' est à vos soins, monsieur, que j' en dois rendre  
grace.  
Ambroise.  
Pas mal. Allons, je crois que je serai content.

## ACTE II SCENE IX

Laure, Ambroise, Charle.  
Charle *de loin, à part.*  
l' aura-t-il agréée ?  
Ambroise.  
Ah ! Charle, dans l' instant  
j' arrête, je reçois cette jeune servante ;  
elle va soulager, servir la gouvernante,  
et dans l' occasion pourra vous secorder :  
avec elle tâchez de vous bien accorder.  
Charle.  
Oui, je l' espère.  
Ambroise *à Laure.*  
bon. Allez payer votre hôte,  
et revenez ici dans deux heures sans faute.  
Ne demandez que moi.  
Laure.  
Non.  
Ambroise.  
Pour quelques instans,  
je vais sortir. Allez, ne perdez point de temps ;

p51

*à Charle.*  
ni vous non plus.  
Charle.  
Oh, non ! Croyez, je vous supplie,  
que toute ma journée est assez bien remplie.  
*Ambroise sort.*

## ACTE II SCENE X

Charle, Laure.  
Charle.  
Te voilà donc entrée ! Ah ! ... nous verrons un peu  
s' ils feront déguerpir la nièce et le neveu !  
Laure.  
Je suis tremblante encor.  
Charle.  
Rassure-toi, ma chère.  
Mon oncle va te voir ; il suffit, et j' espère.  
Il entendra bientôt le son de cette voix

qui sut toucher mon coeur dès la première fois...

ah ! Je voudrais déjà qu' à loisir il t' eût vue !

Laure.

Je désire à la fois, et crains cette entrevue ;  
cette Madame évrard, ô dieu, que je la crains !

Charle.

Qu' elle est fausse et méchante !

Laure.

En ce cas, je la plains.

p52

Charle.

Chère épouse ! Faut-il qu' à feindre de la sorte  
le destin nous réduise !

Laure.

Eh ! Charle, que m' importe ?

Je serai près de toi : toi seul fais tout mon bien ;  
tu me tiens lieu de tout ; le reste ne m' est rien.

Mon ami, sans compter ce pénible voyage,  
j' ai bien eu du chagrin depuis mon mariage ;  
mais tu me consolais ; nous mêlions nos douleurs :  
et ces deux ans, passés ensemble dans les pleurs,  
sont encor les momens les plus doux de ma vie.

Charle.

Va, mon sort, quel qu' il soit, est trop digne  
d' envie...

Laure.

Mais adieu ; car je crains...

Charle.

à peine pouvons-nous  
peindre nos sentimens.

Laure.

Ils n' en sont que plus doux :

... adieu, Charle.

Charle.

Au revoir ?

Laure *en sortant.*

au revoir.

ACTE II SCENE XI

p53

Charle *seul.*

quelle femme !

De l' esprit, de la grâce, avec une belle âme !

Trop heureux ! Mon pauvre oncle a ses peines aussi,  
et n' a personne, hélas ! Qui le console ainsi.  
Je craignois son courroux : ah ! Bien loin de le  
craindre,  
c' est lui qui de nous trois est bien le plus à  
plaindre...  
mais que veut George ?

## ACTE II SCENE XII

Charle, George.

Charle.

Eh bien ?

George.

Elle vient de partir,  
sans qu' on l' ait, grâce au ciel, vue entrer ni  
sortir...

mais vous ne savez pas ! ...

Charle.

Qu' as-tu donc à me dire ?

George.

Quelque chose, entre nous, qui vous fera peu rire.

J' ai là-bas cinq cousins, tous issus de germains,  
dont l' un même a déjà ses papiers dans les mains :  
ils viennent par monsieur se faire reconnoître.

" il est sorti " , leur dis-je. " il rentrera peut-être " ,

p54

dît l' orateur. Enfin ils ont voulu rester.

Qu' en ferai-je, monsieur ?

Charle.

Eh mais, fais-les monter.

George.

Songez donc que de près à mon parrain ils tiennent,  
et qu' ils pourroient fort bien...

Charle.

Il n' importe ; qu' ils viennent.

George.

Allons.

*il sort.*

## ACTE II SCENE XIII

Charle *seul.*

ces chers cousins, je crois, se doutent peu  
qu' ils vont être reçus ici par un neveu.

Ils approchent, fort bien ; sachons encore feindre.

... ils ne sont pas heureux : c' est à moi de les

plaindre.

## ACTE II SCENE XIV

Charle, les cinq cousins *vêtus assez modestement* .

*n b. Il ne faut pas que leur habillement tienne de la caricature.*

Le Grand Cousin *bas aux autres, de loin.*  
laissez-moi parler seul.

p55

*haut à Charle, avec maintes révérences, que les autres imitent.*

nous avons bien l' honneur,  
monsieur...

Charle.

C' est moi qui suis votre humble serviteur.

Vous venez pour parler à Monsieur Dubriage ?

Le Grand Cousin.

Oui, monsieur ; c' est l' objet de notre long voyage ;  
car nous venons d' Arras, pour le voir seulement.

Charle.

En vérité, j' admire un tel empressement ;  
et je ne doute pas qu' à monsieur il ne plaise.

Le Troisième Cousin.

Le cousin de nous voir, sera, je crois, bien aise.

Charle.

Le connoissez-vous ?

Les Quatre Cousins.

Non.

Le Grand Cousin *d' un air important.*

ils ne l' ont jamais vu ;

mais mon air au cousin pourroit être connu.

Je l' allai voir, alors qu' il faisoit son commerce,  
en..., n' importe : il vendoit des étoffes de

Perse ! ...

dame aussi, le cousin est riche à millions ;  
et nous sommes encor gueux comme nous étions.

Charle.

êtes-vous frères, tous ?

Le Grand Cousin.

Il ne s' en faut de guères.

Voici mon frère, à moi : les trois autres sont  
frères.

p56

Mais nous sommes cousins, tous issus de germains,  
comme il est constaté par ces titres certains,  
*déployant ses papiers.*

surtout par ce tableau... mon frère est géographe.

Le Deuxième Cousin *avec forces révérences.*

pour vous servir : voici mon nom et mon paraphe.

*déroulant l' arbre généalogique, et le faisant voir  
à Charle.*

Roch-Nicodème Armand (c' est notre aïeul commun,  
la souche),

*ils ôtent tous leurs chapeaux.*

eut trois garçons ; mon grand-père en est un.

Sa fille, Jeanne Armand, contracta mariage,

comme vous pouvez voir, avec Paul Dubriage,

le père du cousin.

Charle *suivant des yeux sur l' arbre généalogique.*

arrêtez donc un peu.

Je vois plus près, tout seul, Pierre Armand, un  
neveu :

il exclut les cousins ; la chose paroît claire.

Le Deuxième Cousin *embarrassé.*

oui ; mais... frère, dis donc...

Le Grand Cousin.

Nous ne le craignons guère.

Charle.

Pourquoi ?

Le Grand Cousin.

Par le cousin il est fort détesté,

et vraisemblablement sera déshérité.

Charle.

Fort bien !

p57

Le Troisième Cousin.

Nous n' avons pas l' honneur de le connoître ;

mais il nous gêne fort.

Charle.

Il auroit droit peut-être

de vous dire à son tour : " c' est vous qui me gênez,

et c' est ma place enfin, messieurs, que vous prenez. "

Le Grand Cousin.

Bah ! Bah !

Le Troisième Cousin.

Cette maison, comme elle est belle et grande !

*à Charle.*

est-elle à lui, monsieur ?

Le Grand Cousin.

Parbleu, belle demande !

Je gage qu' il en a bien plus d' une autre encor.

Le Quatrième Cousin.

Quels meubles !  
Le Troisième Cousin.  
Les dedans, vous verrez, sont pleins d' or.  
Le Cinquième Cousin.  
De bijoux.  
Le Deuxième Cousin *d' un ton grave*.  
de contrats.  
Le Grand Cousin.  
Et quand on peut se dire :  
" nous aurons tout cela " , ma foi, cela fait rire.  
Tous Les Cousins *riant aux éclats*.  
oh ! Oui, rien n' est plus drôle.

p58

Charle.  
En effet, à présent,  
je trouve que la chose a son côté plaisant.  
Le Grand Cousin.  
Morbleu ! ...  
Charle.  
Paix, car on vient.  
Le Grand Cousin.  
Quelle est donc cette dame ?  
Charle *bas aux cousins*.  
c' est une gouvernante... entre nous, cette femme  
sur l' esprit de monsieur a beaucoup d' ascendant :  
il faut la ménager.  
Le Grand Cousin *bas à Charle*.  
allez, je suis prudent,  
et sais ce qu' il faut dire à notre gouvernante.

ACTE II SCENE XV

Charle, les cinq cousins, Mme évrard.  
Le Grand Cousin.  
Madame, nous avons...  
Mme évrard *d' un air très-inquiet*.  
je suis votre servante :  
messieurs, peut-on savoir ce que vous désirez ?  
Le Grand Cousin.  
Nous désirerions voir le cousin. Vous saurez...

p59

Les Quatre Autres Cousins *tous ensemble*.  
nous sommes les cousins de Monsieur Dubriage.  
Le Grand Cousin *bas aux autres*.

paix !  
*haut à Madame évrard.*  
nous venons d' Arras, tout exprès...  
Mme évrard.  
C' est dommage,  
monsieur vient de sortir.  
Le Grand Cousin.  
C' est ce qu' on nous a dit :  
mais quoi, nous l' attendrons fort bien, sans  
contredit.  
Le cousin va rentrer avant peu, je l' espère.  
Mme évrard.  
Non : il ne rentrera que très-tard, au contraire.  
Le Grand Cousin.  
Demain nous reviendrons.  
Mme évrard.  
Ne venez pas demain :  
il part pour la campagne, et de très-grand matin.  
Les Trois Et Quatrième Cousins.  
Après-demain ?  
Mme évrard.  
Sans doute... enfin dans la semaine.  
Mais, je vous en préviens, souvent il se promène.  
D' ailleurs, monsieur saura que vous êtes venus ;  
c' est comme si par lui vous étiez reconnus.  
Tous Les Cousins.  
Oh, nous voulons le voir !

p60

Mme évrard.  
Très-volontiers ; lui-même  
sera ravi de voir de bons parens qu' il aime.  
Au revoir donc, messieurs ; car dans ce moment-ci...  
Le Grand Cousin.  
Madame...  
Le Troisième Cousin *bas au grand cousin.*  
je croyois qu' on dîneroit ici.  
Le Grand Cousin.  
*bas au troisième cousin.*  
paix donc ! ...  
*haut à Madame évrard.*  
nous reviendrons.  
Mme évrard.  
Pardon, je vous supplie,  
si je vous laisse aller.  
Le Grand Cousin.  
Vous êtes trop polie.  
Charles *les reconduisant avec politesse.*  
c' est à moi de fermer la porte à ces messieurs.  
*il sort avec eux.*



## ACTE II SCENE XVI

Mme évrard *seule*.  
qu' ils aillent présenter leur cousinage ailleurs...  
quel malheur, si monsieur eut vu cette recrue !  
*prêtant l' oreille*.  
on ferme... ah ! Dieu merci, les voilà dans la rue...

p61

au surplus, ces parens m' épouvantent fort peu,  
et je crains beaucoup moins dix cousins qu' un  
neveu...  
mais quoi, je perds le temps en de vaines paroles.  
Les enfans du portier doivent savoir leurs rôles :  
faisons-les répéter ; oui, sachons avec art  
employer des enfans, pour toucher un vieillard.

## ACTE III SCENE I

p62

Mme évrard, les deux enfans  
de George.  
Mme évrard.  
Bon, mes petits amis, je suis très-satisfaite.  
Julien.  
Aussi, depuis au moins deux heures, je répète.  
Mme évrard.  
Fort bien ! çà, mes enfans, je m' en vais vous  
laisser :  
vous, dès qu' il paroîtra, vous irez l' embrasser...  
Tous Deux.  
Oui, oui.  
Mme évrard.  
Comme papa, maman.  
Tous Deux.  
Ah ! Tout de même.  
Mme évrard.  
Appelez-le du nom de papa ; car il l' aime.  
Julien.  
C' est bien vrai : moi, toujours je l' appelle  
*papa* .  
La Soeur.  
Moi, *bon ami* .  
Mme évrard.

Sans doute il vous demandera

p63

si vous avez appris, ce matin, quelque chose :  
alors vous lui direz votre scène.

La Soeur.

Je n'ose.

Mme évrard.

Tu n'oses ? ... pauvre enfant !

Le Frère.

Oh, moi, je ne crains rien !

Je sais par coeur mon rôle, et je le dirai bien.

Mme évrard.

Bon, Julien. Soyez donc tous les deux bien aimables ;  
et, si jusqu' à demain vous êtes raisonnables,  
vous aurez... quelque chose.

Le Frère.

Oui, moi, mais pas ma soeur ;

elle a peur, elle' ose...

La Soeur.

Oh, non, je n' ai plus peur.

Mme évrard.

J' entends monsieur venir ; adieu donc, bon courage !

*à part en s' en allant.*

après, je reviendrai pour achever l' ouvrage.

ACTE III SCENE II

p64

Les enfans, M Dubriage *qui s' avance en rêvant,*  
*sans les voir.*

La Soeur.

Je ne pourrai jamais réciter tout cela.

Le Frère.

*bas.*

je te soufflerai, moi. Chut, ma soeur, le voilà !

La Soeur *bas.*

il ne nous voit pas.

Le Frère *bas.*

non ; il rêve.

La Soeur *bas.*

ah, que c' est drôle !

Le Frère *bas.*

eh, paix donc !

On diroit qu' il répète son rôle.

*ils rient tous deux et se font des mines.*

M Dubriage.

Qu' est-ce ?

Le Frère *courant* à lui.

c' est nous, papa.

p65

M Dubriage *l' embrassant.*  
c' est toi, petit Julien !  
La Soeur *allant aussi à M Dubriage.*  
oui, bon ami.  
M Dubriage *l' embrassant aussi.*  
bonjour !  
*M Dubriage s' assied.*  
La Soeur.  
Comment ça va-t-il ?  
M Dubriage.  
Bien.  
Et vous ?  
Le Frère.  
Tu vois.  
M Dubriage.  
Cela se lit sur vos visages.  
Dites-moi, mes enfans, êtes-vous toujours sages ?  
Le Frère.  
Oh ! Toujours ! Ce matin, maman nous le disoit.  
M Dubriage *se tournant tour à tour vers chacun d' eux.*  
vraiment ?  
La Soeur.  
Si tu savois comme elle nous baisoit !  
Le Frère.  
Et, papa ! Tout exprès il quitte son ouvrage.  
La Soeur.  
Il prétend que cela lui donne du courage.  
M Dubriage.  
Et vous les aimez bien ?

p66

La Soeur.  
Oui, comme nous t' aimons.  
Le Frère.  
Papa cause la nuit, croyant que nous dormons.  
Hier encor, ma soeur étoit bien endormie,  
moi pas ; je l' entendois qui disoit : " mon amie,  
conviens que nous devons être tous deux contents,  
et que nous avons-là de bien jolis enfans ? ... "  
et maman répondoit : " c' est vrai, qu' ils sont  
aimables. "  
" dame, c' est qu' à leur mère ils sont tous deux  
semblables, "  
disoit papa. " Julien, soit, répondoit maman ;  
mais Suson te ressemble, à toi ; là, conviens-en. "  
M Dubriage.  
Fort bien, mes bons amis ; comment va la mémoire ?  
Savez-vous ce matin une fable, une histoire ?  
Le Frère.

Tiens, papa, ce matin encor nous répétions  
un petit dialogue, à nous deux.

M Dubriage.

Ah, voyons !

Le Frère.

çà, commence, ma soeur.

*les enfans récitent chacun leur couplet comme une  
leçon.*

La Soeur.

" quel est le patriarche  
qui prévint le déluge et construisit une arche ? "

Le Frère.

" Noé, fils de Lamech, qui, comme vous savez,  
s' est échappé lui-même et nous a tous sauvés. "

p67

La Soeur.

" on me l' avoit bien dit. Quoi, tous tant que nous  
sommes ! ...  
comment ! Un homme seul a sauvé tous les hommes ! "

Le Frère.

" oui, sans doute ; et voici comment cela s' est fait ;  
Noé n' eut que trois fils, Sem, Cham et puis  
Japhet.

Sem en eut cinq : chacun eut au moins une épouse,  
dont il eut maint enfant ; Jacob seul en eut douze.

Ces enfans se sont vus pères d' enfans nombreux :  
c' est de là qu' est venu le peuple des hébreux. "

La Soeur.

" ah, ah ! "

Le Frère.

" je n' ai parlé que de Sem : ses deux frères  
du reste des humains ont été les grands-pères.

Dieu dit : *multipliez et croissez à l' envi .*

Nul précepte jamais n' a mieux été suivi ;  
et l' on continuera sûrement de le suivre. "

M Dubriage.

Où donc avez-vous lu cela ?

Le Frère.

Dans un beau livre,  
dont on a fait présent à maman.

M Dubriage.

C' est assez.

La Soeur.

J' ai quelque chose encor à dire.

M Dubriage.

Finissez.

*il rêve ; et pendant ce temps-là, les enfans se  
font des mines, et s' excitent l' un l' autre à  
parler à Monsieur Dubriage.*

La Soeur *allant tout doucement à lui.*  
tiens, quelquefois à nous papa ne prend pas garde...  
*elle lui caresse la joue.*  
je fais comme cela... puis alors il regarde,  
me voit, rit, et m'embrasse, enfin, comme cela.  
*elle témoigne vouloir l'embrasser.*  
M Dubriage *lui tendant les bras.*  
chère petite, viens.  
Le Frère.  
Et moi, mon bon papa ?  
M Dubriage.  
Viens aussi.  
*il les tient tous deux serrés dans ses bras.*

### ACTE III SCENE III

M Dubriage, les enfans, Mme évrard.  
Mme évrard *de loin, sans être vue.*  
mes enfans s'en tirent à miracle :  
il est temps de parler, à mon tour.  
*haut, toujours d'un peu loin.*  
doux spectacle !  
Il m'enchante, d'honneur !  
M Dubriage.  
C'est vous, Madame évrard ?  
Mme évrard.  
Oui, monsieur ; du tableau je prends aussi ma part.

On croiroit voir un père au sein de sa famille.  
La Soeur *à Madame évrard.*  
j'ai fort bien dit ma scène...  
Mme évrard *l'arrêtant.*  
à merveille, ma fille !  
Vous égayez monsieur : c'est bien fait, mes enfans.  
Allez jouer tous deux : en restant plus long-temps,  
vous importuneriez ce bon papa peut-être ;  
allez.  
Les Enfans *en sortant.*  
adieu, papa.

### ACTE III SCENE IV

M Dubriage *assis* , Mme évrard.  
Mme évrard *à part.*

si je puis m' y connoître,  
*haut.*  
il est ému. Vraiment, ces enfans sont gentils.  
M Dubriage.  
Oui, tout-à-fait : pour moi, j' aime fort leurs  
babils.  
Mme évrard.  
Et leurs caresses donc, naïves, enfantines !  
Et puis ils ont tous deux les plus charmantes  
mines ! ...  
une grâce, un sourire ; enfin je ne sais quoi...  
qui me plaît, m' attendrit.  
M Dubriage.  
Il me touche aussi, moi.

p70

Qui ne les aimeroit ? Cela n' est pas possible.  
Mme évrard.  
Je me dis quelquefois : " monsieur est bon, sensible :  
s' il a tant d' amitié pour les enfans d' autrui,  
qu' il auroit donc d' amour pour des enfans à lui ! "  
M Dubriage *à demi-voix.*  
hélas !  
Mme évrard.  
Cette petite est le portrait du père.  
M Dubriage.  
Oui vraiment ! Et Julien, il ressemble à sa mère ! ...  
Mme évrard.  
à s' y tromper. Ces gens sont-ils assez heureux,  
de voir ainsi courir et sauter autour d' eux  
leurs portraits, en un mot, comme d' autres  
eux-même !  
M Dubriage.  
J' y pensois : ce doit être une douceur extrême.  
Mme évrard.  
Je ressemblois aussi beaucoup, je m' en souvien,  
à mon père... digne homme ! Il étoit assez bien...  
ayant moins de richesse, hélas ! Que de naissance...  
on le félicitoit sur notre ressemblance :  
aussi m' aimoit-il plus que ses autres enfans...  
*finement.*  
et puis il m' avoit eue à plus de soixante ans.  
Je flattois son orgueil autant que sa tendresse :  
il m' appeloit souvent l' enfant de sa vieillesse.  
M Dubriage.  
à plus de soixante ans !

p71

Mme évrard.  
Oui ; c' est qu' il étoit frais ! ...  
et même il a vécu vingt ans encore après.  
Allons ! Vous retombez dans votre rêverie.  
M Dubriage.  
Il est vrai.  
Mme évrard.  
Je ne sais... excusez, je vous prie...  
mais vous semblez avoir quelque chose.  
M Dubriage.  
Non, rien.  
Mme évrard.  
Si fait : vous êtes triste, oh, je le vois fort  
bien...  
au surplus, chacun a ses embarras, ses peines...  
moi qui vous parle, eh bien, j' ai moi-même les  
miennes.  
Qui, vous, Madame évrard !  
Mme évrard.  
Sans doute.  
M Dubriage.  
à quel propos ?  
Mme évrard.  
Ambroise me tourmente : il désire, en deux mots,  
qu' avant peu, que demain, je devienne sa femme.  
M Dubriage.  
*la faisant asseoir à côté de lui.*  
Ambroise, dites-vous ? ... répétez donc, madame.  
Mme évrard.  
Je dis qu' Ambroise m' aime et me veut épouser.  
Depuis plus de deux ans, je sais le refuser.

p72

J' élude chaque jour une nouvelle instance,  
croyant que mes délais lasseront sa constance :  
non ; loin de s' attiédir, son ardeur va croissant.  
Mais aujourd' hui surtout, il devient lus pressant ;  
il insiste ; et vraiment je ne sais plus que faire.  
Je viens vous demander conseil sur cette affaire.  
M Dubriage.  
Eh mais, je ne sais trop quel conseil vos donner...  
car enfin ce parti n' est pas à dédaigner :  
Ambroise est, après tout, un parfait honnête homme,  
homme d' honneur, de sens, excellent économiste.  
Mme évrard.  
Oui, vous avez raison ; et pour la probité,  
Ambroise assurément sera toujours cité :  
mais il parle d' hymen ; la chose est sérieuse :  
je crains, je l' avoûrai, de n' être pas heureuse.  
M Dubriage.



Et pourquoi ?

Mme évrard.

Je ne sais... tenez, c' est, qu' entre nous,  
on peut être honnête homme et fort mauvais époux.  
Ambroise est quelquefois d' une rudesse extrême,  
vous le savez : souvent il vous parle à vous-même,  
d' un ton... !

M Dubriage.

Un peu dur, oui ; mais vous l' adoucirez :  
vous avez pour cela des moyens assurés.

Mme évrard.

Quelle tâche ! J' en suis d' avance intimidée...  
puis... j' avois de l' hymen une tout autre idée :

p73

car j' étois faite, moi, pour un lien si doux ;  
et..., sans l' attachement, monsieur, que j' ai pour  
vous,  
à coup sûr, je serois déjà remariée.  
Dans mon premier hymen je fus contrariée ;  
et, lorsque l' on m' unit au bon Monsieur évrard,  
à mon penchant peut-être on eut trop peu d' égard.  
à prendre un tel époux bien qu' on m' eût su  
contraindre,  
vous savez cependant s' il eut lieu de se plaindre,  
si je manquai pour lui de soins, d' attention ! ...

M Dubriage.

On vous eût crus unis par inclination.

Mme évrard.

Eh bien, en pareil cas, si je fus complaisante,  
jugez, monsieur, combien je serois douce, aimante,  
si j' avois un mari qui fut... là... de mon choix,  
dont l' humeur me convînt, en un mot !

M Dubriage.

Je le crois.

Mme évrard.

Et je ne parle pas d' un mari vain, volage...  
je n' aurois point voulu d' un jeune homme ; à cet âge,  
on ne sait pas aimer.

M Dubriage.

Je l' ai toujours pensé :  
ce que vous dites-là, madame, est très-sensé.

Mme évrard.

Pour mieux dire, tenez, monsieur, je le confesse,  
pourvu qu' il eût passé la première jeunesse,  
peu m' importe quel âge auroit eu mon époux :  
je parle sans détour ; car enfin, entre nous,

p74

en me remariant, moi, s' il faut vous le dire,  
un, deux enfans, voilà tout ce que je désire...  
il me semble déjà que j' ai là sous les yeux,  
que je vois mes enfans, le père au milieu d' eux,  
souriant à nous trois, allant de l' un à l' autre...  
oh, quel ravissement seroit alors le nôtre ! ...

*se reprenant.*

j' entends le mien, celui du mari que j' aurois ;  
je parle en général, je n' ai point de regrets :  
auprès de vous, mon sort est trop digne d' envie ;  
le ciel m' en est témoin, j' y veux passer ma vie :  
nul motif, nul pouvoir ne peut m' en arracher.

M Dubriage.

Qu' un tel attachement est fait pour me toucher !

Mme évrard.

Vous devez voir pour vous jusqu' où va ma tendresse,  
comme, au moindre signal, je vole, je m' empresse ;  
comme je mets au rang des plaisirs les plus doux,  
celui de vous servir, d' avoir bien soin de vous.

Ce n' est point l' intérêt, le devoir qui me mène ;

c' est l' amitié, le coeur : cela se voit sans peine...

enfin, sur le motif qui me faisoit agir

on s' est mépris... au point de me faire rougir.

Oui, monsieur, pour jamais, s' il faut que je le dise,

la médisance ici peut m' avoir compromise :

je ne suis pas encor d' âge à la désarmer.

On me soupçonne enfin...

M Dubriage.

De quoi ?

Mme évrard.

De vous aimer,

p75

de vous plaire... je dis d' avoir touché votre âme.

Charle, en entrant, a cru que j' étois votre femme.

Mon amitié pour vous me fait tout supporter :

c' est un plaisir de plus, et j' aime à le goûter...

mais je vous le demande, avec un coeur sensible,  
puis-je épouser ? ...

M Dubriage.

Non, non ! Cela n' est pas possible ;

Ambroise, je le sens, est indigne de vous ;

le ciel ne l' a point fait pour être votre époux.

Mme évrard.

Le croyez-vous ?

M Dubriage.

Oh, oui !

Mme évrard.

Peut-être je me flatte,

et peut-être ai-je l' âme un peu trop délicate :

lorsqu' en moi je descends, je ne sais... je me crois  
digne d' un meilleur sort. L' état où je me vois,  
m' humilie... ah ! J' ai tort... mais malgré moi j' en  
pleure.

M Dubriage *plus ému.*

chère Madame évrard ! ... chaque jour, à toute  
heure,

oui, je découvre en vous, et je m' en sens frappé,  
mille dons enchanteurs qui m' avoient échappé.

Votre aimable entretien me touche, m' intéresse.

Mme évrard.

Qu' est-ce qu' un entretien, de grâce ? ... ah ! Que  
seroit-ce,

si je pouvois, un jour, donner à mes transports  
un libre cours, monsieur ! J' ose le dire : alors,

p76

combien de qualités vous pourriez reconnoître,  
que ma position empêche de paroître !

M Dubriage.

Ah ! Je les entrevois, et je devine assez  
tout ce que j' ai perdu... mais vous me ravissez...

ai-je pu jusqu' ici négliger tant de charmes ?

Mme évrard.

Si vous saviez combien j' ai dévoré de larmes !

Combien j' ai soupiré, combattu cette ardeur

qui me tourmente ! Hélas ! La crainte, la pudeur...

M Dubriage *se levant, et hors de lui.*

je n' y puis plus tenir : toute votre personne  
me charme... c' en est fait...

*on sonne.*

Mme évrard *laissant échapper un cri.*

ah, ciel !

M Dubriage.

Je crois qu' on sonne.

Mme évrard.

Eh bien donc, vous disiez ? ... achevez en deux mots.

M Dubriage.

C' est Ambroise.

Mme évrard *à part.*

bon dieu, qu' il vient mal à propos !

ACTE III SCENE V

p77

M Dubriage, Mme évrard, Ambroise, Laure.  
M Dubriage à *Ambroise*.  
eh bien, qu' est-ce ? ...  
Ambroise.  
Monsieur, c' est une jeune fille,  
sage, laborieuse et d' honnête famille,  
qu' en ce moment, je viens vous présenter...  
Mme évrard.  
Pourquoi ?  
Ambroise.  
Mais... pour vous soulager, Madame évrard.  
Mme évrard.  
Qui, moi ?  
Oh ! Je n' ai pas du tout besoin qu' on me soulage ;  
on ne craint point encor le travail à mon âge.  
M Dubriage.  
Oui, sans doute... je crois qu' on peut se dispenser  
de prendre cette fille.  
Ambroise.  
On ne peut s' en passer ;  
et dans cette maison, quoi qu' en dise madame,  
il faut absolument une seconde femme,  
pour plus d' une raison. Sans être fort âgés,  
tous deux avons besoin d' être un peu ménagés.

p78

Madame évrard, qui parle, en étoit prévenue.  
Mme évrard.  
Moi ! Jamais de ce point je ne suis convenue :  
je vous ai toujours dit : " attendons, il faut voir. "  
savais-je par hasard qu' elle viendrait ce soir ?  
Ambroise.  
Comment l' aurois-je dit ? Je l' ignorais moi-même.  
La Grange m' a servi d' une vitesse extrême...  
mais qu' elle soit venue un peu plutôt, plus tard ;  
à *M Dubriage*.  
la voici. Vous aurez, j' espère, quelque égard,  
monsieur, pour un sujet qu' en ce logis j' arrête.  
Quant à Madame évrard, je la crois trop honnête,  
*en regardant fixement Madame évrard*.  
pour me contrarier en cette occasion.  
Si d' avance elle eût fait un peu réflexion...  
Mme évrard.  
Allons, puisqu' à vos vœux il faut toujours  
souscrire,  
pour l' amour de la paix, j' aime mieux ne rien dire.  
à *M Dubriage*.  
ainsi, monsieur, voyez...  
M Dubriage.  
En effet, je ne vois  
nul inconvénient... allons, je la reçois.

*à part.*

je dois quelques égards à l' un ainsi qu' à l' autre.

*haut.*

c' est mon affaire, au fond, beaucoup moins que la vôtre :

elle est pour vous aider plus que pour me servir.

Je crois qu' elle vous peut seconder à ravir.

p79

Ambroise *à Laure.*

remerciez monsieur.

Laure.

Ah ! De toute mon âme.

Ambroise.

Remerciez aussi Madame évrard.

Laure.

Madame...

Mme évrard.

Je vous dispense moi, de tout remerciement.

M Dubriage.

Cette fille paroît assez bien.

Mme évrard.

Ah, vraiment,

dès qu' Ambroise la donne ! ...

M Dubriage.

Allons, allons, ma chère...

instruisez-la tous deux de ce qu' elle doit faire ;

*à part, à lui-même.*

et vivons en repos. Je suis tout hors de moi...

cette Madame évrard ! ... en vérité, je croi...

*il sort en regardant avec intérêt Madame évrard,  
qui feint de n' y pas prendre garde.*

ACTE III SCENE VI

p80

Ambroise, Mme évrard, Laure.

Ambroise.

Eh mais, vit-on jamais refus aussi bizarre !

Je suis fort mécontent et je vous le déclare.

Mme évrard.

*à Ambroise. à Laure.*

paix donc ! Un peu plus loin.

Laure *à part, en s' éloignant.*

allons, résignons-nous.

Mme évrard *à Ambroise*.  
eh, j' ai bien plus le droit de me plaindre de vous !  
Quelle obstination !

### ACTE III SCENE VII

Charle, Ambroise, Mme évrard, Laure.  
Charle *de loin, à part*.  
je veux savoir l' issue...  
Ambroise *à Charle*.  
que voulez-vous ?  
Charle *embarrassé*.  
je viens... je viens...  
Laure *bas à Charle*.  
je suis reçue.

p81

Charle *bas*.  
bon.  
Ambroise.  
Vous venez... pourquoi ?  
Charle.  
J' ai cru qu' on m' appeloit.  
Ambroise.  
Vous vous êtes trompé.  
Charle.  
Pardonnez, s' il vous plaît :  
je me retire.  
Mme évrard.  
Au fond, ceci prouve son zèle.  
*à Charle*.  
retournez vers monsieur, en serviteur fidèle.  
Charle.  
J' y vais.  
Mme évrard *de loin*.  
n' oubliez pas ce que je vous ai dit.  
Charle.  
Non, madame.  
*bas à Laure, au fond du théâtre*.  
courage !  
*il sort*.

### ACTE III SCENE VIII

p82

Mme évrard, Ambroise, Laure *toujours au fond.*  
Mme évrard.  
Il est tout interdit.  
Ambroise.  
Refuser un sujet que j' offre !  
Mme évrard.  
Belle excuse !  
Proposer à monsieur des gens que je refuse !  
Je vous avois prié d' attendre.  
Ambroise.  
Quel discours !  
En cela, comme en tout, vous remettez toujours.  
Je ne veux plus attendre.  
Laure *de loin, à part.*  
ô ciel, est-il possible !  
Ma situation est-elle assez pénible !  
Mme évrard.  
Par trop d' empressement vous allez tout gâter.  
Ambroise.  
Vous allez réussir à m' impatienter.  
Mme évrard.  
N' en parlons plus.  
Ambroise.  
Je sors ; j' ai mainte chose à faire.  
Il faut que j' aille voir des marchands, le notaire,

p83

demander de l' argent... que sai-je ? ... oh, quel  
ennui !  
Quoi ! S' occuper toujours des affaires d' autrui !  
Mme évrard.  
Eh, vous vous occupez en même temps des vôtres.  
Ambroise.  
Rien n' est plus naturel... mais dites donc *des*  
*nôtres* .  
Mme évrard.  
Des nôtres, soit.  
Ambroise *à Laure.*  
*à part.*  
je sors. Allons, j' ai réussi ;  
j' ai si bien fait, qu' enfin cette fille est ici.  
*il sort.*

ACTE III SCENE IX

Mme évrard, Laure.  
Mme évrard *à part.*  
oh, qu' elle me déplaît ! Jeune et jolie encore ! ...

*haut, d' un ton sec.*

eh bien, vous dites donc que vous vous nommez ? ...

Laure.

Laure.

Mme évrard.

Ah ! ... quel âge avez-vous ?

Laure.

Pas encor vingt ans.

Mme évrard.

Non ?

C' est dommage ! Eh, trop jeune... oui, beaucoup trop !

Laure.

Pardon :

p84

ce n' est pas ma faute...

Mme évrard.

Ah, c' est la mienne !

Laure.

Madame,

je ne dis pas cela.

Mme évrard.

Qu' êtes-vous ? Fille, femme ?

Dites.

Laure.

Qui, moi ! Jamais je ne me marîrai.

Mme évrard.

Et vous ferez fort bien. Je dois savoir bon gré  
à cet Ambroise ! Il vient, sans m' avoir prévenue,  
nous amener ici d' emblée une inconnue !

Laure.

Je me ferai connoître.

Mme évrard.

Il sera temps, alors !

Vous pourriez bien avant être mise dehors.

Laure.

J' ose espérer que non.

Mme évrard.

Tenez, c' est que peut-être

Ambroise avec vous seule a pu faire le maître :  
mais il vous a trompée, à coup sûr, en ceci,  
s' il ne vous a pas dit que je commande ici.

Laure.

Je sais trop qu' en ces lieux vous êtes la maîtresse.

Mme évrard.

Pourquoi n' est-ce donc pas à moi qu' on vous adresse ?

p85



Mais je verrai bientôt si vous me convenez :  
car enfin, c' est à moi que vous appartenez,  
et vous êtes vraiment entrée à mon service.

Laure.

Soit.

Mme évrard.

Jamais au premier ; tenez-vous à l' office.

Laure.

J' entends.

Mme évrard.

Ne faites rien sans ma permission.

Laure.

Jamais.

Mme évrard.

Si l' on vous donne une commission,  
instruisez-m' en toujours avant que de la faire.

Laure.

Toujours.

Mme évrard.

Que m' obéir soit votre unique affaire.

Allez m' attendre en bas.

Laure.

Hélas !

Mme évrard.

Que dites-vous ?

Laure.

J' y vais.

Mme évrard.

Vous raisonnez ! ... sortez.

*Laure sort.*

ACTE III SCENE X

p86

Mme évrard *seule.*

elle a l' air doux,  
et semble assez docile... eh, qui peut s' y  
connoître ?

La peste soit d' Ambroise ! Il fait ici le maître ;  
et cependant il faut encore le ménager.

Patience ! Avant peu, tout cela va changer.

Si j' épouse une fois monsieur, me voilà forte :  
une heure après l' hymen, ils sont tous à la porte.

ACTE IV SCENE I

M Dubriage *seul, s' avance en rêvant.*  
cet entretien toujours me revient à l' esprit :  
je ferois bien, je crois... oui, cet hymen me rit.  
Cette Madame évrard est tout-à-fait aimable ;  
elle est très-fraîche encor ; sa taille est  
agréable :  
elle a les yeux fort beaux ; et ses soins caressans,  
tendres, réchaufferoient l' hiver de mes vieux ans.  
Elle est d' ailleurs honnête et douce comme un ange...  
mais mon neveu ? ... ma foi, que mon neveu s' arrange !  
Faudra-t-il consulter ses neveux ? Après tout,  
je puis l' abandonner, quand il me pousse à bout.  
*rêvant de nouveau.*  
c' est qu' il est marié ; bientôt il sera père ;  
et ses nombreux enfans seront dans la misère...  
c' est sa faute : pourquoi s' être ainsi marié !  
D' ailleurs, par mon hymen sera-t-il dépouillé ?  
Je puis faire à ma femme, un honnête avantage...  
mais, à l' âge que j' ai, songer au mariage !  
Dieu sait comme chacun va rire à mes dépens !  
Que résoudre ? Je suis indécis, en suspens...  
voici Charle ; à propos le hasard me l' amène.

#### ACTE IV SCENE II

M Dubriage, Charle.  
M Dubriage.  
Un mot, Charle.  
Charle.  
J' accours.  
M Dubriage.  
Tu me vois dans la peine.  
Charle.  
Vous, monsieur !  
M Dubriage.  
Oui, je suis dans un grand embarras,  
sur un point..., qu' à coup sûr tu ne devines pas.  
Charle.  
Lequel ?  
M Dubriage.  
Moi, qui jamais n' ai voulu prendre femme,  
croirois-tu qu' à présent, dans le fond de mon ame,  
j' aurois quelque penchant à former ce lien ?  
Charle.

Pourquoi pas ? Je crois, moi, que vous ferez fort bien.

M Dubriage.

Vraiment ?

Charle.

Oui. Quoi de plus naturel, je vous prie, que de vous attacher une femme chérie,

p89

qui partage vos goûts, vos plaisirs, vos secrets ?  
Si cet hymen étoit l' objet de vos regrets,  
monsieur, que votre coeur enfin se satisfasse.

M Dubriage.

Tu ne me blâmes point ?

Eh, pourquoi donc, de grâce ?

Je ne désire, moi, que de vous voir heureux.

M Dubriage.

Bon Charle ! ... en vérité, je suis... presque amoureux ;

non d' une jeune enfant, mais d' une femme faite,  
aimable encor pourtant, à mille égards parfaite,  
une compagn enfin, avec qui de mes jours  
tranquillement, vois-tu, j' acheverai le cours ;  
Madame évrard...

Charle.

Eh quoi, Madame év... !

M Dubriage.

Elle-même.

Eh, d' où vient donc, mon cher, ette surprise  
extrême ?

Charle.

Ma surprise ?

M Dubriage.

Oui ; j' ai vu ton soudain mouvement :  
tu m' as paru saisi d' un grand étonnement.  
à ton avis, j' ai tort de l' épouser peut-être ?

Charle.

Monsieur... assurément... vous en êtes le maître.

p90

M Dubriage.

Non ; tu viens de piquer ma curiosité :  
explique-toi.

Charle.

Qui, moi ?

M Dubriage.

Toi-même.

Charle.

En vérité,  
monsieur, tant de bonté ne sert qu' à me confondre :  
dans la place où je suis, je ne puis vous répondre.

M Dubriage.

Tu blâmes cet hymen ; oh, oui, je le vois bien :  
tu veux dire par-là...

Charle.

Monsieur, je ne dis rien.

M Dubriage.

On en dit quelquefois beaucoup plus qu' on ne pense :  
ainsi de t' expliquer, Charle, je te dispense ;

car, moi-même, aussi-bien je m' étois déjà dit  
ce que tu me voudrais faire entendre. Il suffit :  
n' en parlons plus. Tu peux me rendre un bon office.  
Charle.

Trop heureux, monsieur ! Charle est à votre  
service ;

vous n' avez qu' à parler.

M Dubriage.

Je songe à ce neveu,  
ou plutôt à sa femme : et, je t' en fais l' aveu,  
son sort me touche : elle est peut-être sans  
ressource.

Je n' ai que cent louis, comptés dans cette bourse :

p91

je voudrais, s' il se peut, les lui faire passer.  
Ils habitent Colmar. Comment les adresser ?  
Car, en tout ceci, moi, je ne veux point paroître.  
Toi, Charle, par hasard, si tu pouvois connoître  
à Colmar...

Charle.

J' y connois quelqu' un, précisément.

M Dubriage.

Cet ami pourra-t-il trouver la femme Armand ?

Elle est si peu connue !

Charle.

Il le pourra, je pense.

M Dubriage.

Tiens, prends.

Charle.

Mais non : plutôt que de prendre d' avance,  
il vaut mieux m' informer de tout ceci, je croi :  
alors...

M Dubriage.

Soit. J' ai bien fait de m' adresser à toi.

Charle.

Oui.

M Dubriage.

Du fils de ma soeur, après tout, c' est la femme.

Lui-même je l' ai plaint dans le fond de mon ame :  
je le traite encore mieux qu' il ne l' eût mérité.

Je l' aurois mille fois déjà déshérité,  
si j' eusse voulu croire à certaines personnes...  
que, sans te les nommer, peut-être tu soupçonnes.

p92

Charle.

Oui, je crois...  
M Dubriage.  
Mais, malgré mes griefs contre Armand,  
je répugnai toujours à faire un testament :  
que l' on donne ses biens, soit ; alors on s' en  
prive :  
mais être généreux, lorsque la mort arrive ! ...  
on ouvre un testament ; ces premiers mots sont lus :  
" je veux... " on dit encore *je veux* , quand on  
n' est plus !  
Ma fortune, dit-on, est le fruit de mes peines...  
mais ces peines... que sai-je... ? Eussent été bien  
vaines,  
si mon oncle, en mourant, ne m' eût laissé ses biens.  
à mon neveu de même il faut laisser les miens :  
qu' il les recueille donc ; et puis, s' il en abuse,  
tant pis pour lui : mais moi, je serois sans excuse,  
si j' allois l' en priver. Vivant, je l' ai puni ;  
c' en est assez : je meurs ; mon courroux est fini.  
N' est-ce pas ?  
Charle.  
Moi, monsieur, sur une telle affaire,  
je ne puis, je le sens, qu' écouter et me taire.  
M Dubriage.  
Ah çà, tu promets donc de faire comme il faut  
cette commission ?  
Charle.  
Oui, monsieur, et plutôt  
que vous ne pouvez croire : et même je vous quitte,  
afin de m' en aller occuper tout de suite.  
M Dubriage.  
Bon enfant !  
*Charle sort.*

#### ACTE IV SCENE III

p93

M Dubriage, Laure.  
M Dubriage *seul.*  
ce garçon soulage mes ennuis :  
c' est un besoin pour moi dans l' état où je suis.  
Laure *de loin, à part, amenée par Charle qui se retire.*  
je tremble à son aspect... Dieu, fais que je lui  
plaise !  
*haut, en s' avançant.*  
Monsieur...  
M Dubriage.

Ah, mon enfant, c' est vous ! J' en suis bien aise...  
je ne suis pas fâché de causer avec vous.  
Laure.  
Moi-même j' épiais un moment aussi doux.  
Il est bien naturel que l' on cherche son maître,  
pour le voir, lui parler, se faire enfin connoître.  
M Dubriage.  
Vous ne pouvez, je crois, qu' y gagner.  
Laure.  
Ah, monsieur ! ...  
M Dubriage.  
Non, c' est que vous avez le ton de la candeur,  
l' air sage...

p94

Laure.  
Ce n' est pas vertu chez une femme :  
c' est devoir.  
M Dubriage.  
Il est vrai : j' aime à vous voir dans l' ame  
ces principes d' honneur, cett élévation.  
Laure.  
C' est l' heureux fruit, monsieur, de l' éducation :  
je le garde avec soin ; c' est mon seul héritage.  
M Dubriage.  
Oui, c' est un vrai trésor qu' un pareil avantage :  
vous devez donc le jour à d' honnêtes parens ?  
Laure.  
Honnêtes, oui, monsieur ; mais non pas dans le sens  
que lui donnoit l' orgueil ; dans le sens véritable.  
Mes père et mère étoient un couple respectable,  
placé dans cette classe où l' homme dédaigné  
mange à peine un pain noir de ses sueurs baigné ;  
où, privé trop souvent d' un bien mince salaire,  
un ouvrier utile est nommé *mercenaire* ,  
quand on devoit bénir ses travaux bienfaisans :  
mes parens, en un mot, étoient des artisans.  
M Dubriage.  
Artisans ! Croyez-vous qu' un riche oisif les vaille ?  
Le plus homme de bien est celui qui travaille.  
Poursuivez.  
Laure.  
Chaque soir, aux heures de loisirs,  
à me former le coeur, ils mettoient leurs plaisirs.

p95

Leurs préceptes étoient simples comme leur ame.

" crains Dieu, sers ton prochain et sois honnête  
femme... "

c' étoient-là leurs seuls mots, qu' ils répétoient  
toujours.

Leur exemple parloit bien mieux que leur discours.  
Ils sembloient pressentir, hélas ! Leur fin prochaine.  
Depuis qu' ils ne sont plus, j' ai bien eu de la  
peine ;  
mais j' ai toujours trouvé dans l' occupation,  
subsistance à la fois et consolation.

M Dubriage.

Je vois que vos parens vous ont bien élevée.  
Quoi ! De tous deux déjà vous êtes donc privée ?

Laure.

Un cruel accident tout à coup m' a ravi  
mon père ; et de bien près ma mère l' a suivi.

M Dubriage.

Perdre ainsi ses parens, de tels parens encore... !  
Car, sans les avoir vus, tous deux je les honore...  
ma fille, je vous plains.

Laure.

Quel excès de bonté,  
monsieur ! Le ciel, pourtant, ne m' a pas tout ôté :  
il m' reste un ami, mais un ami solide,  
qui m' a jusqu' à Paris daigné servir de guide.

M Dubriage.

Vous êtes de province ?

Laure.

Oui, de bien loin : aussi  
j' ai mis dix jours entiers pour venir jusqu' ici.  
*on entend une voix du dehors, appelant.*

" Laure ! Laure ! "

p96

Laure.

Je crois qu' on m' appelle.

M Dubriage.

N' importe.

Pour vous expatrier, mon enfant, de la sorte,  
sans doute vous aviez un motif, un objet ?

Laure.

Oh, oui, monsieur ! Voici quel en est le sujet :  
l' ami dont je parlois, le seul que j' aie au monde,  
et sur qui désormais tout mon bonheur se fonde,  
a dans la capitale un très-proche parent :  
il m' en parloit sans cesse, et toujours en pleurant :  
" oui, me dit-il un jour, vous êtes vertueuse,  
" jeune, douce, surtout vous êtes malheureuse ;  
" il doit vous secourir, et je vous le promets. "

je le crus : mon ami ne me trompa jamais.

Je partis avec lui, croyant sivre mon frère,



regrettant peu des lieux où n' étoit plus ma mère.  
Après dix jours de marche, enfin nous arrivons.  
M Dubriage.  
Eh bien ? ...  
Laure.  
Mais quel accueil, ô ciel, nous éprouvons !  
M Dubriage.  
Il vous auroit reçue avec indifférence ?  
Laure.  
Ah, monsieur, nous aurions encor quelque espérance,  
s' il avoit seulement voulu nous recevoir.  
M Dubriage.  
Quoi ! Ce proche parent ? ...  
Laure.  
N' a pas daigné nous voir.

p97

M Dubriage.  
Que dites-vous ? Cet homme a donc un coeur de  
roche ! ...  
Laure.  
Ce n' est pas le moment de lui faire un reproche.  
Non, il n' est point cruel ; il est humain et bon ;  
et sans des étrangers maîtres de la maison...,  
M Dubriage.  
Il est bon, dites-vous ? Eh, c' est foiblesse pure !  
Rien doit-il, rien peut-il étouffer la nature ?  
Je veux voir ce parent ; ensemble nous irons :  
cet homme est inflexible, ou nous l' attendrirons.  
Laure.  
Ah ! Monsieur, je commence à le croire possible :  
je me flatte, en effet, qu' il n' est point  
insensible ;  
et, fût-il contre nous encor plus aigri,  
oui, nous l' attendrirons : j vous vois attendri !  
M Dubriage *voyant venir Madame évrard.*  
chut !  
Hacte iv scène iv  
M Dubriage, Laure, Mme évrard.  
Mme évrard *de loin, à part.*  
encor là !  
M Dubriage *un peu embarrassé, à Madame*  
*évrard.*  
c' est vous ! Quel sujet vous amène,  
madame ? ...  
Mme évrard.  
Je le vois, ma présence vous gêne.

p98

M Dubriage.

Comment ? ...

Mme évrard.

Que sais-je enfin... ? Mais c' est moi qui pourrais vous demander quels sont les importans secrets que vous confie encore ici mademoiselle.

Depuis une heure au moins, vous causez avec elle ; et ces mystères-là me surprennent un peu.

M Dubriage *d' un ton foible*.

pourquoi, Madame évrard ? Eh ! Oui, j' en fais l' aveu,

j' aime à l' entretenir : ne suis-je pas le maître ? ...

et puis, j' étois bien aise enfin de la connoître :

je ne m' en repens pas.

Mme évrard.

Oui, je vois que d' abord

sa conversation vous intéresse fort.

M Dubriage.

J' en conviens ; et vraiment vous en seriez surprise.

Mme évrard.

Fort bien ; mais ce n' est pas pour causer qu' on l' a prise.

M Dubriage.

Soit. Elle me parloit de l' éducation...

Mme évrard.

Allons ! C' est bien cela dont il est question !  
à *Laure*.

descendez à l' instant.

Laure.

Que faut-il que je fasse ?

Mme évrard.

Marthe va vous le dire. Allez donc.

*Laure sort.*

#### ACTE IV SCENE V

p99

M Dubriage, Mme évrard.

M Dubriage.

Ah ! De grâce,  
parlez-lui doucement : elle est timide.

Mme évrard.

Bon !

M Dubriage.

Elle paroît sensible.

Mme évrard.

Eh ! Qui vous dit que non ? ...

*se radoucissant.*

d' ailleurs, à votre avis, suis-je donc si méchante ?

M Dubriage.

Non..., mais c' est que vraiment elle est intéressante ;

elle a...

Mme évrard.

De la douceur peut-être, j' en convien...

mais rappelons, monsieur, cet aimable entretien, ces mots charmans qu' alloit exprimer votre bouche...

M Dubriage.

Ce n' est pas seulement sa douceur qui me touche ; c' est qu' elle a de la grâce, un choix de termes purs, surtout de la sagesse et des principes sûrs.

Mme évrard.

Oui, je le crois... tantôt, ou je me suis trompée, ou d' un grand mouvement votre âme étoit frappée.

p100

M Dubriage.

Cette fille a vraiment un mérite accompli.

Mme évrard.

Vous ne parlez que d' elle, et semblez tout rempli... un moment vous a-t-il fait perdre la mémoire des discours de tantôt ?

M Dubriage.

Non : pourriez-vous le croire ? ...

je vous suis attaché... mais quoi ! Les mots touchans de cette enfant...

Mme évrard.

Encor ! C' est se moquer des gens.

M Dubriage.

Vous avez de l' humeur.

Mme évrard.

Oui, je m' impatiente de voir que vous parlez toujours d' une servante.

M Dubriage.

C' est qu' elle est au-dessus vraiment de son état ; elle a je ne sais quoi de doux, de délicat...

Mme évrard.

Oh, c' en est trop ! S' il faut dire ce que j' en pense,

cette fille me blesse et me déplaît d' avance.

M Dubriage.

Eh pourquoi ?

Mme évrard.

Je ne sais... mais elle me déplaît :

je vous dis nettement la chose comme elle est.

p101

Elle n' est bonne à rien, d' ailleurs, à rien qui  
vaille ;  
et je crois qu' il vaut mieux d' abord qu' elle s' en  
aille.  
M Dubriage.  
Qu' elle s' en aille ! Qui, Laure ?  
Mme évrard.  
Oui.  
M Dubriage.  
Vous plaisantez !  
Mme évrard.  
Moi, point du tout.  
M Dubriage.  
Comment ! ...  
Mme évrard.  
Ainsi vous hésitez,  
et vous me préférez la première venue,  
qu' à peine, en ce moment, vous connoissez de vue !  
M Dubriage.  
Non. Mais quoi, je ne puis chasser ainsi...  
Mme évrard.  
Fort bien !  
C' est votre dernier mot ? ... et moi, voici le mien :  
il faut que sur-le-champ l' une de nous deux sorte.  
M Dubriage.  
Eh ! Quoi ? Pouvez-vous bien me parler de la sorte ?  
Mme évrard.  
Vous-même, entre nous deux, pouvez-vous balancer !  
M Dubriage.  
Mais je puis vous chérir, et ne point la chasser.

p102

Mme évrard.  
Non, monsieur : chassez Laure, ou bien...  
M Dubriage.  
Quelle rudesse !  
Mme évrard.  
Qu' elle sorte, ou je sors.  
M Dubriage *en colère*.  
vous êtes la maîtresse ;  
mais elle restera.  
Mme évrard.  
Plaît-il ?  
M Dubriage.  
Oui, sur ce ton  
puisque vous le prenez, je la garde.  
Mme évrard.  
Pardon,  
monsieur ! Mais...  
M Dubriage.

Non. J' entends qu' ici Laure demeure.  
Si cela vous déplaît, sortez... à la bonne heure :  
voilà mon dernier mot.  
*il sort très-en-colère.*

#### ACTE IV SCENE VI

Mme évrard *seule.*  
l' ai-je bien entendu ?  
Est-ce donc là monsieur ! ... comment, j' aurois perdu,  
en ce fatal instant, le fruit de dix années...,  
quand je touche au moment de les voir couronnées !

p103

*après un moment de repos.*  
il m' a dit tout cela dans un premier transport  
qui pourra se calmer... n' importe, j' ai grand tort.  
Menacer, m' emporter, quelle imprudence extrême !  
J' en avertis Ambroise, et j' y tombe moi-même !  
S' il en est temps encor, revenons sur nos pas.

#### ACTE IV SCENE VII

Mme évrard, Charle.  
Mme évrard.  
Mon ami Charle ! ...  
Charle.  
Eh bien ?  
Mme évrard.  
Ah, vous ne savez pas ! ...  
avec monsieur, je viens d' avoir une querelle...  
Charle.  
Quoi, vous ! à quel propos, madame ?  
Mme évrard.  
à propos d' elle,  
de Laure.  
Charle.  
Est-il possible !  
Mme évrard.  
Eh, sans doute : j' ai dit  
qu' il falloit qu' à l' instant l' une de nous sortît.  
Mais point du tout ; monsieur, qui la protège et  
l' aime,  
m' a dit... (le croiriez-vous ? ) " eh bien, sortez  
vous-même ; "

p104

et là-dessus, il est rentré fort en courroux.

Charle.

Vous m' étonnez ! Aussi, comment le fâchez-vous ?

Monsieur est bon maître, oui ; mais enfin c' est un maître.

Mme évrard.

J' en conviens, mon ami, j' ai quelque tort peut-être : mais cette fille-là me choque et me déplaît.

Charle.

Quel est son crime, au fond ? Que vous a-t-elle fait ?

Monsieur accepte Laure ; il paroît content d' elle : et vous le tourmentez pour une bagatelle !

Mme évrard.

Le mal est fait : voyons, comment le réparer ?

Charle.

Aisément de ce pas vous saurez vous tirer.

Une fois de monsieur quand vous serez l' épouse, de Laure assurément vous serez peu jalouse.

Mme évrard.

à cet hymen, tantôt, j' ai cru le disposer : mais voici que tout change. Avant de l' épouser, il faut bien qu' avec lui je me réconcilie.

Charle.

Oui, j' entends.

Mme évrard.

Aidez-moi, mon cher, je vous supplie.

Charle.

Vous n' avez pas besoin du tout de mon secours ; et vous seule bientôt...

Mme évrard.

Secondez-moi toujours...

p105

il revient déjà ! ... bon.

Charle.

Il rêve, ce me semble.

Mme évrard.

Tant mieux. J' espère encor... laissez-nous donc ensemble.

*seule. Charle sort.*

voyons.

*elle se tient à l' écart, et s' assied accoudée sur une table.*

ACTE IV SCENE VIII

M Dubriage, Mme évrard.

M Dubriage *se croyant seul.*  
personne ici ! ... je suis bien malheureux !  
Je suis bon à mes gens, et je fais tout pour eux ;  
je suis leur père... eh bien, voyez la récompense !  
Madame évrard aussi ! ... cependant, quand j' y pense,  
moi, j' ai pris feu peut-être un peu légèrement.  
*Madame évrard tire vite son mouchoir et s' en*  
*couvre le visage, comme pour essuyer ses larmes.*  
cette femme est sensible ; et véritablement,  
c' est la première fois qu' elle s' est emportée...  
je le confesse, oh oui, je l' ai trop maltraitée.  
Mme évrard *éclatant en sanglots.*  
oui, sans doute.  
M Dubriage.  
Ah, c' est vous, bonne Madame évrard !  
Mme évrard *levée, sanglottant toujours.*  
moi-même, dont, hélas ! Sans pitié, sans égard,

p106

vous avez déchiré l' âme sensible et tendre.  
à ce traitement-là, j' étois loin de m' attendre,  
après dix ans de soins, de tendresse...  
M Dubriage.  
En effet :  
moi-même je ne sais comment cela s' est fait...  
Mme évrard.  
Après ce coup, je puis supporter tout au monde :  
et dans une retraite ignorée et profonde...  
M Dubriage.  
Quoi, vous songez encore à ce qui s' est passé ?  
Mme évrard.  
Jamais le souvenir n' en peut être effacé.  
M Dubriage.  
Que dites-vous, madame ! Oublions, je vous prie,  
cette petite scène, et plus de brouillerie.  
Mme évrard.  
Ah, monsieur, je vois bien que vous ne m' aimez plus :  
je ferois désormais des efforts superflus...  
M Dubriage.  
Eh, non, Madame évrard ! Je suis toujours le même ;  
toujours, plus que jamais, croyez que je vous aime.  
Mme évrard.  
Si vous m' aimiez un peu, pourriez-vous me chasser ?  
M Dubriage.  
Avez-vous pu vous-même ainsi me menacer ?  
Nous sommes vifs tous deux... allons, point de  
rancune,  
de part et d' autre ; moi, je n' en conserve aucune :

p107

vous non plus, n' est-ce pas ?

Mme évrard.

Tenez, monsieur, je crains  
que Laure ne nous donne ici quelques chagrins.

M Dubriage.

Ah, pouvez-vous le craindre ! Elle en est  
incapable :

tout annonce qu' elle est, et douce et raisonnable.

Vous en serez contente, allez, je vous promets.

Mme évrard.

Vous tenez donc beaucoup à cette fille ?

M Dubriage.

Eh mais...,

Ambroise l' a donnée ; et c' est lui faire injure,  
que de la renvoyer : ainsi, je vous conjure,  
n' en parlons plus ; cessez d' insister sur ce point :  
surtout, Madame évrard, ne m' abandonnez point.

Mme évrard.

J' en avis fait le voeu ; mais depuis cette affaire,  
je ne sais trop...

M Dubriage.

Comment, vous balancez, ma chère !

Je vous en prie.

Mme évrard.

Allons : c' en est fait ; je me rends.

M Dubriage.

Charmante femme !

#### ACTE IV SCENE IX

p108

M Dubriage, Mme évrard, Ambroise, Laure.

Ambroise.

Eh bien, qu' est-ce donc que j' apprends ?

Madame évrard menace, et veut que Laure sorte !

Oh ! Je déclare...

M Dubriage.

Allons, le voilà qui s' emporte,  
comme à son ordinaire !

Mme évrard.

Oui, nous sommes d' accord ;  
vous serez satisfait, et personne ne sort.

*elle sort.*

#### ACTE IV SCENE X



M Dubriage, Ambroise, Laure.  
Ambroise.  
Elle rit : par hasard, seroit-ce moi qu' on joue ?  
M Dubriage.  
Eh, non ! Nous avons eu tous deux, je te l' avoue,  
même au sujet de Laure, un petit démêlé ;  
*il appuie sur ce mot.*  
mais il n' y paroît plus. En maître j' ai parlé :  
Laure nous reste.

p109

Ambroise.  
Ah, bon.  
M Dubriage.  
Moi, j' aime cette fille :  
je la garde.  
Laure.  
Monsieur ! ...  
Ambroise.  
Elle est douce et gentille,  
n' est-ce pas ?  
M Dubriage.  
Mais elle est bien mieux que tout cela ;  
on n' a pas plus d' esprit, de raison qu' elle en a.  
Ambroise.  
Oh ! J' en étois bien sûr, quand je vous l' ai donnée ;  
sans quoi, je n' aurois pas...  
M Dubriage.  
C' est qu' elle est très-bien née ;  
j' entends bien élevée. Il ne tiendra qu' à vous,  
Laure, d' être long-temps... mais toujours avec nous.  
Laure.  
Ah ! Mon... monsieur, croyez que ma plus chère envie  
est de pouvoir ici passer toute ma vie.  
Ambroise.  
Oh ! Vous y resterez, en dépit qu' on en ait :  
*il se reprend.*  
c' est moi qui vous... je dis, monsieur vous le  
promet.  
*il sort.*

ACTE IV SCENE XI

p110

M Dubriage, Laure.

M Dubriage.

Oui, je vous le promets. Ne craignez rien, ma chère :  
mais à Madame évrard tâchez pourtant de plaire...  
je songe à ce parent ; je voudrais voir aussi  
cet ami de province, avec lequel ici  
vous êtes arrivée.

Laure.

Ah ! Qu' il aura de joie,  
si vous daignez, monsieur, permettre qu' il vous voie !

M Dubriage.

J' en augure très-bien, puisque vous l' estimez.

Est-il jeune ?

Laure.

Oui, monsieur...

M Dubriage.

Ah, jeune ! ... vous l' aimez ?

Laure *simplement*.

oui, monsieur : en l' aimant, j' obéis à ma mère.

" aime-la, lui dit-elle en mourant ; sois son frère. "

il le promit : depuis il a tenu sa foi ;

père, ami, protecteur, guide, il est tout pour moi.

M Dubriage.

Ce jeune homme à mes yeux est vraiment respectable ;  
et son cruel parent ? ...

Laure.

Peut-être est excusable ;

p111

car il ne connoît point mon ami : mais enfin  
il se fera connoître ; et ce n' est pas en vain  
que nous serons venus du fond de notre Alsace...

M Dubriage.

D' Alsace ! Dites vous... de quel endroit, de grace ?

Laure.

De Colmar.

M Dubriage.

De Colmar !

Laure.

Oui, monsieur...

M Dubriage.

Dites-moi,

vous avez à Colmar garnison, que je croi ?

Laure.

Oui, monsieur...

M Dubriage.

Je connois quelqu' un dans cette ville,

un soldat : mais comment démêler entre mille ? ...

après tout, que sait-on... ? Il se nommoit Armand...

Laure.

Je le... connois.

M Dubriage.

Ah, ah ! Par quel hasard, comment ? ...

Laure.

Par un hasard, monsieur, qui jamais ne s'oublie.  
Ce jeune homme à mon père avoit sauvé la vie :  
jugez si le sauveur d' un père, d' un époux,  
devoit avec transport être accueilli de nous !

p112

L' estime se joignit à la reconnaissance.  
Nous vîmes qu' il étoit d' une honnête naissance,  
plein de coeur et d' esprit, brave et zélé soldat,  
comme s' il eût par goût embrassé cet état ;  
et pourtant doux, honnête...

M Dubriage *à lui-même.*

oh, oui... le bon apôtre !

*à Laure.*

c' est assez ; je vois bien que vous parlez d' un  
autre.

Laure.

Cet Armand-là, monsieur, n' est pas le même ? ...

M Dubriage.

Oh, non !

Le mien, qui ne ressemble au vôtre que de nom,  
est un mauvais sujet, sans raison, sans conduite ;  
il s' enfuit un beau jour, et s' engage par suite,  
puis se marie, épouse une fille de rien,  
dont le moindre défaut fut de naître sans bien,  
qui menoit une vie avant son mariage ! ...

Laure *très-vivement.*

monsieur, rien n' est plus faux ; je réponds qu' elle  
est sage.

Elle s' est, je l' avoue, éprise d' un soldat,  
mais estimable, honnête, ainsi que son état :

elle le vit, l' aima du vivant de son père ;

il lui fut accordé par sa mourante mère :

elle l' aime ; il l' adore, et jusques aujourd' hui,

elle a toujours vécu sagement avec lui.

Ce qu' on a pu vous dire, est un mensonge infâme :

oui, l' épouse d' Armand est une honnête femme.

p113

M Dubriage.

Mais vous la défendez ! ...

Laure.

C' est moi que je défend.

M Dubriage.

C' est vous ! ...

Laure *toujours en colère.*  
eh, oui, je suis cette femme d' Armand.  
Quoi ! Vous seriez ? ...  
Laure *à part, et revenant à elle.*  
ô ciel ! Je me trahis moi-même.  
M Dubriage.  
Vous, ma nièce, bon dieu ! ... ma surprise est  
extrême.  
Laure *aux genoux de M Dubriage.*  
oui, monsieur, vous voyez cette triste moitié  
d' un neveu malheureux trop digne de pitié.  
Moi-même à vos genoux je suis toute tremblante,  
et votre seul aspect me glace d' épouvante.  
M Dubriage.  
Relevez-vous, madame, et calmez vos esprits.  
Tantôt, de votre air doux, de vos grâces épris,  
je vous trouvois aimable, et vous l' êtes encore.  
Repousser une nièce, ayant accueilli Laure !  
Ce seroit à la fois être injuste et cruel.  
Votre époux à mes yeux n' est pas moins criminel.  
Mais quoi ! S' il m' a manqué, vous n' êtes point  
coupable ;  
et votre sort déjà n' est que trop déplorable,

p114

d' être la femme d' un...  
Laure.  
Ah ! Soyez généreux :  
c' est mon époux ; il est absent et malheureux.

#### ACTE IV SCENE XII

M Dubriage, Laure, Charle.  
M Dubriage.  
Ah, Charle, conçois-tu les transports de mon ame !  
Voilà ma nièce.  
Charle.  
ô ciel, se pourroit-il ! Madame  
seroit ? ...  
M Dubriage.  
C' est au hasard que je dois cet aveu.  
Ma nièce, te dis-je, oui, femme de ce neveu  
dont je parlois tantôt, qui m' a fait tant de peine !  
Mais pour elle, après tout, je ne sens nulle haine ;  
et d' abord sur ce point j' ai su la rassurer.  
Charle *se ranimant.*  
ah, monsieur, est-il vrai ! Je n' osois l' espérer...  
si vous saviez quelle est en ce moment ma joie !  
Eh quoi ! Le ciel enfin permet donc que je voie

à vos côtés,... quelqu' un qui vous touche de près...  
presque un enfant ! ... voilà ce que je désirois.  
M Dubriage.  
Charle, je suis sensible à ces marques de zèle.  
à *Laure*.  
c' est un digne garçon, un serviteur fidèle,

p115

qui m' aime tout-à-fait, qui me sert d' amitié.  
Charle.  
Dans vos chagrins, monsieur, si je fus de moitié,  
j' ai droit de partager aussi votre alégresse :  
car vous avez sans doute, en voyant une nièce,  
dû sentir une vive et douce émotion.  
M Dubriage.  
Je ne m' en défends point : mais cette impression  
par d' amers souvenirs est bien empoisonnée.  
Cette nièce, par qui m' a-t-elle été donnée ?  
Par un ingrat, qui m' a mille fois outragé...  
à *Laure*.  
je vous fais de la peine, et j' en suis affligé ;  
mais mon coeur ne se peut contenir davantage.  
Laure.  
Hélas ! Continuez, si cela vous soulage.  
Charle.  
Moi, je ne puis juger que par ce que je vois ;  
et je vois que du moins il a fait un bon choix.  
M Dubriage.  
De sa part, en effet, un tel choix est étrange.  
Laure.  
épargnez mon époux, ou trêve à la louange.  
Charle.  
Oui, ce discernement, monsieur, lui fait honneur,  
prouve qu' il est honnête, et qu' il a dans le coeur

p116

le goût de la vertu : c' est un grand point sans  
doute.  
M Dubriage.  
C' est assez.  
Charle.  
Un seul mot encor.  
M Dubriage.  
Eh bien, j' écoute.  
Charle.  
Il ne m' appartient pas de le justifier :  
mais, au moins, des rapports il faut se défier.

De ce pauvre neveu, l' on vous peignoit la femme  
sous d' affreuses couleurs ; et vous voyez madame !  
M Dubriage.

Oui, parlons de la nièce, et laissons le neveu.  
*se reprenant.*

mais j' ai fait devant Charle un indiscret aveu :  
du premier mouvement je n' ai point été maître ;  
mon ami, gardez-vous de rien faire paraître...

Charle.

Ah ! Monsieur... cependant il faudra tôt ou tard...

M Dubriage.

Il n' importe, mon cher ; avec Madame évrard  
j' ai des ménagemens à garder ; et vous, Laure,  
rejoignez-la, sachez dissimuler encore.

Laure.

Oui, mon oncle.

M Dubriage.

Fort bien !

*avec tendresse, après une petite pause.*

d' un malheureux neveu

je vois, ma chère enfant, que vous me tiendrez lieu.

p117

Laure.

Cher oncle ! Ce neveu que votre haine accable...,  
pardonnez... à vos yeux il est donc bien coupable ?

M Dubriage.

S' il l' est, l' ingrat ! ... tenez... de grâce... sur  
ce point

expliquons-nous d' avance, et ne nous trompons point.

Une fois reconnue, et même avec tendresse,  
peut-être espérez-vous, par vos soins, votre adresse,  
pour votre époux bientôt obtenir le pardon ;

vous vous trompez : je puis être juste, être bon

pour vous, aimable, douce, en un mot, innocente,  
sans qu' à revoir Armand de mes jours je consente.

Vous m' entendez, ma nièce : ainsi donc, voulez-vous  
rester ici ? Jamais un mot de votre époux,

pas un.

Laure.

J' obéirai, monsieur, quoi qu' il m' en coûte.

M Dubriage.

Il en coûte à mon coeur pour vous blesser, sans  
doute ;

mais il le faut : je veux vivre et mourir en paix.

Me le promettez-vous ?

Laure.

Oui, je vous le promets

mon cher oncle.

M Dubriage.

Fort bien : mais descendez, vous dis-je.

Laure.  
J' y vais.  
M Dubriage *à part*.  
c' est à regret, hélas ! Que je l' afflige.  
*haut*.  
suis-moi, Charle.  
*il sort*.

#### ACTE IV SCENE XIII

p118

Laure, Charle.  
Charle *bas à Aure*.  
courage ! Espérons tout du ciel :  
te vilà reconnue, et c' est l' essentiel.  
*ils sortent, chacun de son côté*.

#### ACTE V SCENE I

p119

Charle, George.  
George.  
Non, vous avez beau dire, et plutôt que plus tard,  
il faut brouiller Ambroise avec Madame évrard :  
je vais donc le trouver, et lui faire connaître  
que sa future aspire à la main de son maître.  
Charle.  
C' est trahir un secret.  
George.  
Bon ! Il est bien permis  
de chercher à brouiller entr' eux ses ennemis.  
Ambroise, à ce seul mot, va s' emporter contre elle ;  
il en doit résulter une bonne querelle ;  
et tant mieux ! J' aime à voir quereller les  
méchants :  
c' est un repos du moins pour les honnêtes gens.  
Laissez faire.  
*il sort*.

#### ACTE V SCENE II

Charle *seul*.

quel zèle à me rendre service !  
Quel ami ! Le méchant peut trouver un complice ;  
mais il n' est ici-bas, et le ciel l' a permis,  
que les honnêtes gens qui puissent être amis.

### ACTE V SCENE III

p120

Mme évrard, Charle.

Mme évrard.

Ah ! Charle, ah ! Mon ami, savez-vous la nouvelle,  
la découverte affreuse ? ...

Charle.

Affreuse ! Eh, quelle est-elle,  
madame ?

Mme évrard.

Cette Laure est femme du neveu.

Charle.

Comment ? ...

Mme évrard.

Eh oui ! L' on vient de m' en faire l' aveu,  
à l' instant.

Charle.

Bon ! Qui donc a pu ? ...

Mme évrard.

Monsieur lui-même ;

et ce n' a pas été sans une peine extrême.

Je l' ai vu tout à coup distrait, embarrassé ;  
car j' ai le coup d' oeil sûr ; et je l' ai tant pressé,  
(à cet âge, on n' a pas la force de se taire),  
qu' enfin j' ai pénétré cet horrible mystère.

Charle.

C' est la nièce !

p121

Mme évrard.

Ah, l' instinct ne sauroit nous trahir :  
vous voyez si j' avois sujet de la haïr !

Quand je touche au moment d' être ici la maîtresse,  
quand je vais épouser, il faut qu' elle paroisse !

Car j' aurai fait en vain jouer mille ressorts :  
si Laure reste ici, mon ami, moi, j' en sors.

Charle.

Eh, mais ! ...

Mme évrard.



Vous-même aussi ; nous sortons l' un et l' autre.

Charle.

Vous croyez ?

Mme évrard.

Oui, ma chute entraînera la vôtre :  
la protectrice à bas, adieu le protégé.

Charle.

Je voudrais bien pourtant n' avoir pas mon congé.

Mme évrard.

Il n' en est qu' un moyen : arrangeons-nous de sorte,  
qu' au lieu de nous, mon cher, ce soit elle qui sorte.

Charle.

Elle qui sorte ?

Mme évrard.

Eh, oui !

Charle.

Mais vous n' y pensez pas.

Mme évrard.

C' est l' unique moyen de sortir d' embarras.

p122

Il faudra soutenir qu' elle n' est pas la nièce,  
et même le prouver.

Charle.

Ah, dieu ! Quelle hardiesse ! ...

mais quels sont pour cela vos moyens ?

Mme évrard.

Tout est prêt.

Armand va nous servir...

Charle.

Et, comment, s' il vous plaît ?

Mme évrard.

Armand va, de Colmar, écrire que sa femme  
est là-bas, près de lui.

Charle.

Qu' entends-je ! Ah ciel, madame ! ...

contrefaire une lettre !

Mme évrard.

Oh, que non pas : d' abord,  
ce faux seroit, je pense, un trait un peu trop  
fort ;

ce seroit une vaine et grossière imposture ;  
car monsieur, du neveu, connoît bien l' écriture :  
mais, comme vous savez, j' ai des lettres d' Armand,  
et j' en montre une.

Charle.

Bon !

Mme évrard.

Oui ; Julien à l' instant  
va l' apporter.

Charle.

Eh mais, la date ? ...

p123

Mme évrard.

Je la change.

Ambroise, en paroissant venir de chez la Grange, va, par un faux récit, porter les premiers coups.

J' affecterai d' abord l' air incrédule et doux ; mais j' appuie en effet, et je montre la lettre : la nièce partira, j' ose bien le promettre.

Charle.

Soit. Mais à des papiers, car elle en peut avoir, que répliquerez-vous ? Je voudrais le savoir.

Mme évrard.

Il ne la verra point.

Charle.

En êtes-vous bien sûre ?

Mme évrard.

Oui, si vous nous aidez. Sachez, je vous conjure, la retenir là-bas, tandis qu' Ambroise et moi nous nous chargeons ici de monsieur.

Charle.

Bien, ma foi !

Madame, j' aurai soin de ne pas quitter Laure.

Mme évrard.

Voici monsieur : je dois dissimuler encore ; allez.

Charle *à part*.

je vais... parer à ce coup imprévu.

*il sort.*

ACTE V SCENE IV

p124

Mme évrard, M Dubriage.

Mme évrard.

*à part. Haut.*

ne désespérons pas... vous semblez bien ému.

M Dubriage.

Mais mon émotion est assez naturelle.

Mme évrard.

Très-naturelle, oh, oui ! ... madame, où donc est-elle ?

M Dubriage.

Dans ma chambre ; elle écrit. Elle est bien, entre nous,

très-bien.

Mme évrard.

Pour en juger, je m' en rapporte à vous.

M Dubriage.

Comme vous aviez pris le change sur son compte !

Convendez-en.

Mme évrard.

D' accord ; oui, vraiment : j' en ai honte,  
pour ceux qui m' ont trompée. On se prévient d' abord  
pour ou contre les gens, et souvent on a tort.

M Dubriage.

Si sur Armand lui-même, et pendant son absence,  
nous étions abusés ?

Mme évrard.

Ah, quelle différence !

p125

Nous ne sommes que trop instruits de ses excès.

Eh, n' avons-nous pas vu ses lettres ?

M Dubriage.

Je le sais...

des torts d' Armand, au reste, elle n' est pas  
coupable,

la pauvre enfant !

Mme évrard.

Oh, non ! Vous êtes équitable,  
et ne confondez point le bon et le méchant.

M Dubriage.

Elle est bonne, en effet ; elle a l' air si  
touchant ! ...

Mme évrard.

Oui, qui prévient pour elle ; il faut que j' en  
convienne :

et d' ailleurs il suffit qu' elle vous appartienne,  
pour m' être chère, à moi.

M Dubriage.

Voilà bien votre coeur !

Mme évrard.

Hélas ! Je ne veux rien, rien que votre bonheur.

M Dubriage.

Chère Madame évrard ! ... mais Ambroise s' avance  
fort agité...

Mme évrard.

C' est-là sa manière, je pense.

ACTE V SCENE V

p126

M Dubriage, Mme évrard, Ambroise.

M Dubriage.

Qu' avez-vous, Ambroise ?

Ambroise.

Ah ! ... j' étouffe de courroux !

On m' a trompé... que dis-je ? On nous a trompés tous.

Cette Laure, qu' ici l' on me fait introduire...

Mme évrard.

Eh ! Mon dieu, nous savons ce que vous voulez dire.

Ambroise.

Vous sauriez déjà ?

Mme évrard.

Tout ; et ce n' est pas je croi,  
de quoi tant se fâcher, Ambroise.

Ambroise.

Pas de quoi !

Comment, lorsque j' apprends ? ...

Mme évrard.

Oui, que Madame Laure  
est nièce de monsieur...

Ambroise.

Vous vous trompez encore ;  
elle n' est point sa nièce.

M Dubriage.

Elle n' est pas ? ...

p127

Ambroise.

Eh ! Non.

Je sors de chez la Grange ; il m' a tout dit.

Mme évrard.

Quoi donc ?

Ambroise.

Il m' a dit que d' Armand Laure n' est point la  
femme,

mais une aventurière.

Mme évrard.

Allons !

Ambroise.

Paix donc, madame !

Mme évrard.

Mais comment écouter des contes ?

Ambroise.

Un moment.

Elle est bien de Colmar ; elle connoît Armand.

Sans peine, elle aura su qu' à Paris ce jeune homme  
avoit un oncle riche ; elle entend qu' on le nomme :  
elle écoute, s' informe, et recueille avec soin

tous les renseignements dont elle aura besoin :  
elle part ; de Paris elle fait le voyage,  
et s' offre comme nièce à Monsieur Dubriage.

M Dubriage.

ô ciel, qu' entends-je ? Eh mais ! ...

Mme évrard.

Il se pourroit, monsieur ? ...

M Dubriage.

Non, Ambroise se trompe, et l' air seul de candeur...

p128

Ambroise.

De candeur ! C' est encor ce que m' a dit la Grange...,  
elle connoît son monde, et là-dessus s' arrange :  
elle sait que monsieur est un homme de bien,  
un sage ; elle a dès lors composé son maintien,  
et vient jouer ici la vertu, l' innocence.

Mme évrard.

Quoi, ce seroit un jeu que cet air de décence ?

Il est vrai que d' Armand elle parle fort peu.

M Dubriage.

J' ai défendu qu' on dît un seul mot du neveu.

Ambroise.

Si c' étoit son époux, vous obéiroit-elle ?

Mme évrard.

à semblable promesse on n' est pas très-fidelle.

Où donc est ce neveu ?

Ambroise.

Preuve encore que cela :

si Laure étoit sa femme, l seroit bientôt là.

Mme évrard.

En effet, il devrait...

M Dubriage.

Il n' oseroit, madame.

Ambroise.

Il eût osé déjà, si Laure étoit sa femme.

M Dubriage.

Mais quel fut son espoir ? Car pour moi je m' y  
perd...

ce secret, tôt ou tard, se seroit découvert.

p129

Ambroise.

Elle eût, en attendant, su vous tirer peut-être  
quelques louis, et puis un beau jour disparoître.

Mme évrard.

Ce ne sont encor là que des présomptions.

M Dubriage.  
C' est un point qu' il est bon que nous éclaircissions :  
il faudroit...  
Ambroise.  
La chasser.  
Mme évrard.  
Oh, non ; il faut attendre :  
on ne condamne point les gens sans les entendre :  
*à M Dubriage.*  
n' est-il pas vrai, monsieur ?  
M Dubriage.  
Sans doute... appelons-là :  
nous allons voir du moins ce qu' elle répondra.  
Mme évrard.  
Fort bien ! J' entends quelqu' un... que viens-tu me  
remettre,  
petit Julien ?  
Julien.  
Madame, eh mais, c' est une lettre.  
*il sort.*  
Mme évrard.  
Donne donc... ah, je vois le timbre de Colmar !  
M Dubriage.  
De Colmar, dites-vous ! ... seroit-ce par hasard  
une lettre d' Armand ? ... enfin il s' en avise ! ...  
eh, que peut-il m' écrire ?  
Mme évrard.  
Encor quelque sottise !

p130

à votre place, moi, je ne la lirois pas ;  
M Dubriage.  
Cette lettre pourra me tirer d' embarras.  
Lisez.  
Mme évrard.  
Lisez vous-même.  
M Dubriage *lit.*  
ah ! J' ai peine à comprendre ! ...  
Mme évrard.  
Quoi ?  
M Dubriage.  
Cette lettre va vous-même vous surprendre.  
Tenez, vous allez voir : écoutez un moment.  
*lisant.*  
" mon cher oncle. " ah ! Cher oncle ! Il est bien temps  
vraiment !  
" pour la vingtième fois j' ose encor vous écrire... "  
*s' interrompant.*  
madame, que dit-il ? Pour la vingtième fois ! ...  
vingt lettres !  
Mme évrard.

Je ne sais : je n' en ai vu que trois...  
mais quoi, voulez-vous bien continuer de lire,  
monsieur ?  
M Dubriage *continuant de lire*.  
" en ce moment, Laure est à mes côtés ;  
" elle veut que j' implore encore vos bontés.  
" aisément, je l' avoue, elle me persuade...  
" trop chère épouse ! Hélas ! Elle est un peu malade.  
" mais quoi, c' est le chagrin d' être ainsi loin de  
vous !  
" quand pourrons-nous tous deux embrasser vos genoux,

p131

" mon oncle ! Quels transports seroient alors les  
nôtres ! ... "  
*fermant la lettre*.  
mais cette lettre-là n' est pas du ton des autres.  
Mme évrard.  
Qu' importe ! Je ne vois qu' une chose en ceci :  
si Laure est à Colmar, elle n' est pas ici.  
Ambroise.  
Parbleu, je disois bien que ce n' étoit pas elle.  
Vous voyez si j' ai fait un rapport infidelle !  
M Dubriage.  
Je ne le vois que trop. Je demeure frappé,  
comme d' un coup de foudre... elle m' auroit trompé !  
Mme évrard.  
Rien ne paroît plus clair... mais, ô ciel, quelle  
trame !  
Ambroise.  
Affreuse ! Allons, je vais renvoyer cette femme.  
Non, non ; je veux la voir, moi-même la chasser...  
Mme évrard.  
Comment, vous ! ...  
M Dubriage.  
Oui, je veux lui faire confesser...  
Mme évrard.  
Vous ne la verrez pas, monsieur, c' est impossible ;  
non, cela vous tûroit ; vous êtes trop sensible :  
eh ! J' ai moi-même ici peine à me contenir.  
J' étois d' abord pour elle, il faut en convenir ;  
mais cet horrible trait me révolte et m' indigne...  
et vous la verriez ! Non. Que cette fourbe insigne  
sans retour disparoisse. Ambroise, avant la nuit,  
faites-la déloger sans scandale et sans bruit.

p132

Ambroise.  
à l' instant je m' en charge, et de la bonne sorte.  
M Dubriage.  
Ne la maltraitez pas.  
Mme évrard.  
Il suffit qu' elle sorte.  
Ambroise.  
Oui, Laure va sortir... tout à l' heure...

#### ACTE V SCENE VI

Charle, M Dubriage, Mme évrard, Ambroise.  
Charle.  
Arrêtez :  
ne renvoyons personne.  
Mme évrard.  
Et quoi donc ? ...  
Charle.  
écoutez...  
*à M Dubriage.*  
de madame, je sais le fond de ce mystère :  
il faut que je me mêle un peu de cette affaire.  
Mme évrard.  
Que veut dire ceci ? Charle est-il contre nous ?  
Charle.  
Si Charle avoit lui-même à se plaindre de vous !  
Mme évrard.  
Ah, je vois ce que c' est : Laure est jeune et  
gentille :  
Charle l' aime, et dès lors il soutient cette fille.

p133

Ambroise.  
Oui, sans doute ; en deux mots, voilà tout le secret.  
M Dubriage.  
Non ; Charle est honnête homme.  
Charle.  
*à Madame évrard.*  
ah, je le sui. Au fait :  
répondez...  
Mme évrard.  
De quel droit ? ...  
Charle.  
Voulez-vous bien permettre ? ...  
vous dites donc qu' Armand vient d' écrire une  
lettre ?  
Mme évrard.  
Eh oui !  
Charle.



J' en suis fâché pour vous, Madame évrard :  
mais cet Armnd, qu' on fait écrire de Colmar,  
est ici, chez son oncle ; et c' est lui qui vous  
parle :  
je suis Armand.  
Mme évrard.  
Ah, ciel !  
Ambroise.  
Se peut-il ! ...  
M Dubriage.  
Eh quoi, Charle  
seroit ! ...  
Charle.  
Ils m' ont réduit à ce déguisement ;  
mais sous le nom de Charle enfin je suis Armand.

p134

Ambroise.  
Allons donc !  
Charle.  
Un seul mot va leur fermer la bouche :  
j' ai servi, mon cher oncle ; et voici ma cartouche.  
Par-là jugez du reste. Auprès de vous, ainsi,  
ils m' ont, pendant dix ans, calomnié, noirci.  
Mais de mon père, hélas ! Cet extrait mortuaire,  
*présentant successivement à M Dubriage  
toutes les pièces qu' il annonce.*  
mon extrait de baptême, et celui de ma mère,  
qui, mourant, de mon sort sur vous se reposa,  
*montrant Madame évrard.*  
et dix lettres... que sai-je ? ... où cette femme osa  
me défendre d' écrire et surtout de paroître ;  
tout parle en ma faveur, tout me fait reconnoître :  
tout vous dit que je suis Armand, votre neveu,  
le fils de votre soeur, votre sang.  
M Dubriage.  
Juste dieu !  
Tu serois ? ...

#### ACTE V SCENE VII

George, Charle, M Dubriage,  
Mme évrard, Ambroise.  
George.  
Armand, oui ; croyez mon témoignage ;  
la vérité n' est qu' une, et n' a qu' un seul langage ;  
la vérité se peint dans mes simples discours...  
*voyant arriver Laure.*  
ah, madame, venez, venez à mon secours :

Armand est reconnu.

#### ACTE V SCENE VIII

p135

Laure, George, Ambroise, Charle,  
M Dubriage, Mme évrard.  
*Laure se jetant aux pieds de son oncle.*  
monsieur, faites-lui grâce ;  
qu' il reste auprès de vous, ou bien que l' on me  
chasse.  
M Dubriage.  
Non, non ; tous vos discours, et je le sens trop  
bien,  
partent du fond du coeur, et vont jusques au mien.  
Ah ! Je vous crois, amis : j' ai besoin de vous  
croire ;  
et je perce à la fois plus d' une trame noire.  
*se tournant vers Madame évrard et Ambroise.*  
vous sentez bien qu' ici vous ne pouvez rester.  
Mme évrard.  
Je n' en ai pas envie... eh, qui peut m' arrêter ?  
J' ai voulu, j' en conviens, devenir votre épouse :  
de les servir tous deux me croyez-vous jalouse ?  
Allez, au fond du coeur vous me regretterez,  
et peut-être, avant peu, vous me rappellerez :  
il n' en sera plus temps. Adieu.  
*elle sort avec Ambroise.*

#### ACTE V SCENE IX

p136

M Dubriage, Charle, Laure, George.  
George.  
Les bons l' emportent :  
c' est nous qui demeurons, et les voilà qui sortent.  
M Dubriage.  
Eh, voilà donc les gens que j' ai crus si  
long-temps !  
Ce sont eux qui m' ont fait bannir, pendant dix ans,  
un neveu plein pour moi de respect, de tendresse.  
*à Armand.*  
me pardonneras-tu cette longue détresse ?

Charle.

Ah, ne rappelons point tous mes chagrins passés :  
par cet instant de joie ils sont tous effacés.

M Dubriage.

Est-il vrai ?

Laure.

Je le sens. Qu' aisément tout s' oublie,  
quand avec son cher oncle on se réconcilie !

M Dubriage.

De l' effort que j' ai fait, je suis tout étonné.  
à *Charle*.

il faut que ta présence ici m' ait redonné  
un peu de l' énergie, oui, de ce caractère  
que j' avois autrefois : car, je ne puis le taire,  
en m' isolant ainsi, je sens que j' ai perdu  
plus d' une jouissance et plus d' une vertu.

p137

Trop juste châtement ! Quiconque fut rebelle  
aux lois de la nature, en est puni par elle.

Charle.

Mais à propos, d' Arras cinq cousins sont venus.

M Dubriage.

Les Armands ? Eh, pourquoi ne les ai-je pas vus ?

Charle.

Madame évrard les a congédiés sur l' heure.

Mais j' irai les chercher : ils m' ont dit leur  
demeure.

Mon oncle, vous ferez un sort à chacun d' eux,  
n' est-ce pas ?

Sûrement, mon ami : trop heureux  
d' assister des parens restés dans la misère !

Ah, cela vaut bien mieux que ce que j' allois faire.

Me mariant si tard, comme tant d' autres font,  
pour réparer un tort, j' en avois un second.

Cela ne sied qu' à vous, jeunes gens que vous êtes !

C' est toi, mon cher Armand, qui va payer mes dettes.

Charle.

Oui, mon oncle.

M Dubriage.

Plus d' oncle ; oui, je vous le défends  
dites *mon père* ; moi, je dis bien mes enfans.

Charle.

Oui, mon père.

Laure.

Mon père !

M Dubriage.

Allons donc ! Cette image  
de la réalité console et dédommage.

p138

Laure Et Charle.

Mon père !

George.

Cher parrain !

M Dubriage.

Douce et touchante erreur !

*soupirant.*

si quelque chose manque encore à mon bonheur,  
c' est ma faute : du moins mes regrets salutaires  
seront une leçon pour les célibataires.

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)